

CORRESPONDANCE  
DU CARDINAL DE BERNIS,  
MINISTRE D'ÉTAT,  
AVEC  
M. PARIS-DU-VERNEY,  
CONSEILLER D'ÉTAT,  
DEPUIS 1752 JUSQU'EN 1769.

CONSTITUTIONNELLE

DE LA RÉPUBLIQUE

FRANÇAISE

ART. 1.

La France est une République

une et indivisible.

Le territoire de la République

est garanti par la loi.

La République

est laïque.

La République

est démocratique.

La République

est libre.



CORRESPONDANCE  
DU CARDINAL DE BERNIS,  
MINISTRE D'ÉTAT,  
AVEC  
M. PARIS-DU-VERNEY;  
CONSEILLER D'ÉTAT,  
DEPUIS 1752 JUSQU'EN 1769;  
Précédée d'une Notice Historique,

---

TOME SECOND.

---



A LONDRES,

*Et se trouve à PARIS,*

Chez CUCHET, Libraire, rue & Hôtel Serpente.

---

1790.

Q<sup>®</sup>

CORRESPONDANCE  
DU CARDINAL DE BERNIS  
MINISTRE D'ÉTAT  
AVEC  
PARIS DU VERNY  
CONSEILLER D'ÉTAT  
DEPUIS 1772 JUSQU'EN 1783  
Recueil d'une Notice Historique

---

TOME SECOND

---

A LONDRES

Georg. H. & Co. Printers  
1783

---

# CORRESPONDANCE DU CARDINAL DE BERNIS

A V E C

M. PARIS DU VERNEY,

Depuis son retour de Venise jusqu'à son expulsion  
du Ministère.

---

L'ABBÉ COMTE DE BERNIS

A M. DU VERNEY.

A Paris, le 22 Août 1755.

JE reçois chez M. de Nivernois, Monsieur, le mémoire & la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser. J'en ai été en peine toute la matinée ; au reste je suis bien aise de vous apprendre avant de partir pour Versailles, où je vais tout-à-l'heure, qu'hier madame de Pompadour étoit totalement revenue à notre avis ; elle a même dit à M. le Duc de Nivernois, que depuis que vous lui aviez répondu

*Tome II.*

A

de l'événement, elle osoit se fier à son sentiment; elle ne veut point du tout de M. de Maillebois pour la Hollande: elle a pensé à M. d'Affri (*a*); elle étoit fort impatiente de savoir si vous aviez converti M. de Sechelles (*b*). Voilà l'état des choses, qui me prouve qu'il faut qu'elle ait vu dans le Roi un penchant plus marqué pour les résolutions vigoureuses. Elle voudroit que M. de Belle-Ile ne fût point parti (*c*). Je vais travailler à le faire revenir, & entrer dans le Conseil pour qu'il laisse libres les opérations de la guerre: il n'en demandera pas tant pour un autre qui commandera les armées, que pour lui-même. Voilà une révolution

---

(*a*) Il y fut envoyé Ambassadeur.

(*b*) Contrôleur-Général. Il pensoit que l'état des finances ne permettoit pas d'entreprendre une guerre ruineuse. Au mois de Mars de l'année suivante on lui donna pour adjoint M. de Moras, & en Avril il se retira.

(*c*) Il étoit allé visiter les côtes dont il avoit obtenu le commandement.

( 3 )

bien importante. Peut-être que je trouverai les choses encore changées. Il faut s'attendre à tout , & votre système est excellent, en ce qu'il s'ajuste à toutes les circonstances. Je vous suis attaché, comme vous n'en doutez pas , pour la vie.

---



## LE MÊME AU MÊME.

Ce Dimanche 6 Septembre 1755.

**I**L faut bien que je vous écrive un mot, Monsieur, puisque je n'ai pu vous voir jusqu'à présent. Je ne saurois me plaindre de ne pas faire assez d'exercice, ni de n'avoir pas assez d'occupation : il manque à tout cela de vous voir un peu plus souvent. J'envoie mes nièces voir l'Ecole Militaire : je voudrois qu'il y en eût une aussi bonne pour les filles. L'impression que je ressentis en voyant vos Elèves, subsiste encore : il me sembla de voir une Académie de l'ancienne Grèce. Soyez persuadé que si cet ouvrage est protégé, il fera la gloire & le soutien du règne du Roi & le bonheur de votre vieillesse. Adieu, Monsieur, vous ne douterez jamais de mon tendre attachement pour vous. Je tâcherai en revenant de Versailles d'aller dîner avec vous. Je vous en avertirai (a).

---

(a) Le 15, l'Abbé de Bernis fut nommé Ambassadeur en Espagne où il n'alla pas.

---

**LE MÊME AU MÊME.**

A Paris , le 16 Mai 1756.

**O**N m'a renvoyé de Versailles, Monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 12, avec la copie du mémoire & de la lettre que vous avez écrite à M. d'Argenson. Je pars dans l'instant pour Versailles, & je ferai de toutes ces pièces l'usage que vous devez attendre du fidèle & tendre attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être, &c.

---

---

LE MÊME AU MÊME.

A Compiègne, le 9 Juillet 1756.

**J'**AI reçu, Monsieur, les notes que vous avez eu la bonté de m'envoyer : elles me suffisent. Mes affaires ont été au moment d'être décidées en bien. La jalousie, l'intrigue & toutes les passions de cour se sont jettées à la traverse pour embarrasser & reculer la décision. Jamais les petites considérations n'ont eu tant d'empire, & les grands objets si peu de valeur . . . . Au reste, je ne partirai pas (a) que tout ne soit fini : c'est quelque chose ; mais il ne faut pas que je sois sacrifié par condescendance pour la foiblesse d'autrui. Si vous allez à Brunoy, montrez ma lettre ; elle jettera du jour sur celle que

---

(a) Il étoit question de l'envoyer Ambassadeur à Vienne : il fut nommé à la fin de Septembre ; mais le mois suivant on décida qu'il ne partiroit pas, & que le Comte d'Etrées iroit à sa place.

( 7 )

j'écris par la poste. Adieu , Monsieur , je  
vous aime de tout mon cœur ; je ne fais  
ni mieux dire , ni mieux faire que cela.

---

---

LE MÊME AU MÊME.

A Compiègne, le 20 Juillet 1756.

..... **O**N a eu beau faire, le Roi n'a pas voulu ~~que~~ je m'éloignasse tant que les grandes affaires dureront. Je me suis prêté à un expédient qui est assez raisonnable ; j'ai besoin de vous voir pour vous mettre au fait. Soyez tranquille sur mon fort, & conservez-moi votre amitié.

J'ai fait usage de ce que vous m'aviez mandé pour moi seul, & j'ai bien fait...

---



## LE MÊME AU MÊME.

A Compiègne, le 31 Juillet 1756.

J'AI écrit, Monsieur, par M. de Béthune à Monsieur votre frère, & je l'ai prié de vous instruire du moyen qu'on a trouvé, & auquel je me suis prêté, pour éviter de me placer ici, ainsi que vous le desiriez avec tous les gens sensés. L'affaire a été décidée trois jours, & le quatrième on a fait naître des embarras, qu'il ne me convenoit ni d'entretenir ni d'écarter par des démarches contraires à mes principes. Je crois que le roi me fait gré de ma modération, & que les Ministres s'en moquent en y donnant de grands éloges. Il faut que chacun fasse son métier : le mien est d'agir & de penser avec droiture, & de vous aimer de tout mon cœur.

J'ai profité & fait bon usage de vos observations.

---

RÉPONSE DE M. DU VERNEY.

A Paris, le 3 Août 1756,

J'ALLAI, Monsieur, jeudi coucher à Brunoy, & j'en revins le vendredi. Mon frère me communiqua la lettre dont vous me parlez dans la vôtre (a), sur laquelle nous fîmes beaucoup de réflexions qui ne peuvent se rendre que verbalement. Nous craignons que votre changement de destination ne vous expose à de plus grands inconvéniens que la première. Vous êtes plus à portée que nous de les sentir & de les prévoir ; & nous ne doutons pas que vous ne preniez sur cela toutes les précautions que votre sagesse vous dictera, sans être cependant persuadés qu'elles puissent vous garantir des événemens, à en juger par les personnes à qui vous aurez affaire. Tout ce que nous avons

---

(a) Du 31 Juillet.

à souhaiter , est que nos craintes soient mal fondées. Vous en pourrez juger mieux que nous , lorsque nous vous aurons rendu les détails dans lesquels nous sommes entrés , & sur lesquels sont fondées toutes nos craintes. Ce fera une nouvelle occasion pour nous , de vous donner des preuves des sentimens tendres & sincères qui nous attachent à vous.

---

## M É M O I R E

*Envoyé par M. du Verney à l'Abbé de Bernis , qui l'avoit demandé.*

2 Septembre 1756.

PAR le traité d'alliance défensif entre le Roi & la Reine de Hongrie, Sa Majesté s'est obligée de fournir à l'Impératrice-Reine, si elle est attaquée, 18000 hommes d'infanterie & 6000 de cavalerie, ou bien un équivalent en argent au choix de la Reine.

*Réflexions.*

Si le Roi, au lieu de fournir 24000 hommes de ses troupes avoit la liberté de les faire fournir par les Princes d'Allemagne avec lesquels il a des traités, cela seroit plus avantageux que de fournir de ses propres troupes, à cause des inconvéniens dont on tracera ici une idée succincte.

1°. La fatigue des troupes & peut-être leur répugnance pour retourner faire la guerre dans un pays qui a détruit en deux campagnes plus d'hommes qu'elle n'auroit fait dans six sur ses frontières, proportion gardée.

2°. L'impossibilité aux Officiers de faire des recrues pour ces troupes, qui conduiroit indispensablement à la nécessité d'y envoyer des Milices, & qui occasionneroit encore plus de dégoût à ce corps si précieux à l'Etat.

3°. La subsistance des troupes Allemandes n'étant pas la même que celle des François, sur-tout pour le pain, les Allemands ne vivant que de pain composé de pur seigle, pendant que les François ne peuvent subsister qu'avec du pain composé de deux tiers de froment & d'un tiers de seigle; ce qui nécessiteroit d'avoir des Entrepreneurs particuliers, & de former des magasins dans les différens endroits, où l'on supposeroit que se pourroit porter la guerre. Il faudroit des ap-



provisionnemens plus que quadruplés dans des pays ouverts, & par conséquent toujours exposés à passer à la discrétion des ennemis, & malgré ces grands approvisionnementnemens, on ne feroit pas encore sûr d'y faire un service régulier, & sans lequel l'on perdrait les troupes, à quoi il faut ajouter les embarras naturels pour former les établissemens en tous genres pour magasins, fours, &c. & pour lesquels on n'auroit pas des préférences sur les troupes nationales. L'Impératrice-Reine a la ressource au moyen de ses troupes légères & de l'habitude où l'on est dans les pays de sa dépendance de faire fournir des portions de pain dans des besoins pressans, mais qui ne sont jamais composées que de seigle.

4°. Il faudroit nécessairement des équipages de vivres, & des chevaux pour un train d'artillerie qui coûteront beaucoup à lever & à entretenir.

5°. Les meilleurs quartiers d'hiver pourroient n'être pas réservés aux troupes de

France , que l'on placeroit peut-être par honneur en première ligne ; ce qui seroit encore un sujet de ruine.

6°. La bonne harmonie des Souverains n'en produit pas toujours dans des troupes de différentes nations. Dans les actions , vaincu on est haï , vainqueur on est jaloufé. Il n'y a presque point d'exemple que dans l'un de ces deux cas , on n'ait trouvé la preuve de ce que l'on avance.

Si la politique permettoit de faire un plan différent , on va en exposer ici un qui à tous égards pourroit avoir beaucoup moins d'inconvéniens , & conduire plus promptement à la pacification générale.

Les nouvelles publiques annoncent déjà le retour des Hessois & des Hano-vriens dans leur pays. Si rien ne les oblige d'y rester pour leur défense , il n'est pas douteux que ces troupes seront en état de se joindre au Roi de Prusse , ou bien d'entrer en garnison dans ses places , pour lui faciliter les moyens d'augmenter son

armée. Ce renfort se trouveroit peut-être plus considérable que le corps de troupes que le Roi pourroit donner à l'Impératrice-Reine.

Pour empêcher l'exécution de ce projet, le Roi pourroit former une armée de 30000 hommes, qui joints à 20000 hommes que la Reine de Hongrie peut avoir dans les Pays-Bas, formeroient une armée assez forte pour passer la Meuse & le Rhin, & se porter sur le pays de Hannover.

Dans le cas où la Reine de Hongrie ne jugeroit pas à propos de joindre ses troupes pour attaquer le Roi d'Angleterre dans ses propres Etats, l'on croit que le Roi pourroit former une armée de 50000 hommes pour exécuter ce projet. Alors les troupes de l'Impératrice-Reine lui devenant inutiles en Flandre, elle en pourroit tirer 12 à 15000 hommes pour fortifier son armée en Bohême, répartir le surplus dans ses places, en en augmentant le nombre par des milices du pays,  
ou

ou bien en y faisant monter la garde par les habitans des villes. C'est un usage qui a été souvent mis en œuvre, & qui est d'autant plus facile, que presque tous les bourgeois sont armés.

Si cet arrangement avoit lieu, il resteroit à faire préliminairement des conventions avec l'Impératrice-Reine pour faire fournir par les pays de sa dépendance pendant la campagne, & même dans les quartiers d'hiver, les fourages à un prix médiocre, comme de 6 sols la ration complete; avec l'Electeur Palatin & celui de Cologne, sur le pied de 10 sols: on leur en a payé 12 sols dans la dernière guerre. Avec ce seul moyen on seroit en état de mener une armée, telle nombreuse qu'elle pût être, jusque dans le pays de Hannover, même sans risques, parce que si l'armée du Roi d'Angleterre étoit inférieure à celle du Roi, il en devroit résulter d'heureux succès. Si au contraire elle étoit plus forte ou égale, on seroit toujours les maîtres de se placer



devant des fleuves ou des rivières sans aucun risque; & ce seroit-là le véritable moyen d'empêcher l'accroissement des forces du Roi de Prusse pour attaquer l'armée de l'Impératrice-Reine.

Les dispositions à faire en conséquence de ce projet seroient d'un trop long détail pour en parler ici; mais il seroit aisé de démontrer qu'une armée de 50000 hommes ne coûteroit pas au Roi, ce que coûteroient les 24000 que l'on enverroit en Bohême & Moravie; & que la perte des hommes & des chevaux seroit encore inférieure à celle que l'on feroit sur les 24000 hommes que l'on enverroit en Bohême ou en Moravie.

On doit encore faire ici une dernière observation, qui est qu'on peut faire marcher une armée jusques sur le Vesper, sans passer sur les terres des Hollandois, ni sur celles du Roi de Prusse.

Quant à l'effet que pourroit produire un tel projet sur l'affaire générale, il n'y a que le Conseil qui en puisse juger; de



même que des risques de mettre des troupes auxiliaires aux ordres de Généraux étrangers.

---

---

L' A B B É D E B E R N I S

A M. D U V E R N E Y.

A Fontainebleau, le 30 Septembre 1756.

.... O N approuve fort la visite du jeune Prince (a), & les conseils que vous lui donnez. Au surplus, on est fort pacifique dans ce pays. J'ai parlé avec force, on m'a écouté, & voilà tout. Portez-vous bien, & aimez toujours l'homme du monde qui vous est le plus inviolablement attaché.

---

(a) Le Prince de Condé qui sans doute alla voir l'Ecole Militaire.

---

## LE MÊME AU MÊME.

A Fontainebleau, le 13 Octobre 1756.

J'AI reçu, mon cher ami, votre lettre & vos mémoires dont je ne parlerai point. Nous sommes dans la crise de la grande décision : nous en viendrons à bout quoique la Marine s'y oppose (*a*), & un peu la Finance (*b*). La Guerre m'a trouvé assez courageux (*c*). Je voudrois bien après tant d'épreuves, qu'elle me connût tel que je suis ; mais il ne faut pas s'en flatter (*d*). Ma santé est bonne malgré le travail qui augmente & va augmenter

(*a*) M. de Machaut.

(*b*) M. de Moras.

(*c*) M. d'Argenson.

(*d*) Aussi l'Abbé le fit-il renvoyer, & M. du Verney y consentit quoiqu'il fût son ami. M. d'Argenson fut chassé & exilé à sa terre des Ormes en Février 1757. Il improuvoit les projets de Madame de Pompadour & de l'Abbé de Bernis.

de jour en jour. Les Autrichiens & les Prussiens chantent le *Te Deum* : la suite décidera du succès de cette journée (a). Dieu veuille que le Roi de Pologne puisse rester dans la même position , & que son très-mauvais conseil (b) ne lui conseille pas un mauvais accommodement. La Russie est décidée , tout va bien si nous savons seconder la fortune (c). Adieu , je vous aime autant que moi-même.

---

(a) De Lowositz.

(b) Le Comte de Bruhl.

(c) Nous ne le fûmes pas.

---

---

---

LE MÊME AU MÊME.

A Fontainebleau, le 18 Octobre 1756.

JE ne faurois douter, Monsieur, de la façon de penser de M. de Moras; mais je crois en effet que je n'aurois pas nui dans vos conférences pour éclaircir bien des choses & établir l'état de la question vis-à-vis de Vienne, de l'Empire & de la Russie. Si l'on vous juge nécessaire ici, on vous le fera écrire par M. de Moras: j'en convins hier avec Madame de Pompadour; mais avant cela, il sera nécessaire que je raisonne avec vous & avec Monsieur votre frère. Je vous avertirai du jour que je pourrai vous donner, afin qu'il puisse s'y trouver. Vous avez bien raison, tout deviendroit possible si chacun vouloit être raisonnable, & faire cadrer son département particulier à la totalité du système général; mais quand le parti sera pris, il faudra bien qu'on y vienne, si ce n'est en tout, du moins en partie.

B iv



Nos nouvelles étrangères confirment la nécessité de rassurer les Princes de l'Empire qui sont prêts à nous échapper. Il est prouvé que la victoire prétendue du Roi de Prusse est une fanfaronade : chacun a manqué son objet dans cette affaire ; les Autrichiens n'ont pas délivré les Saxons, & les Prussiens n'ont pas pénétré en Bohême. Il y aura bientôt une nouvelle affaire, parce que M. de Brown est résolu de tenter à tout prix la délivrance du Roi de Pologne. Il est certain que les Russes marchent, & que nos affaires secrètes doivent réussir infailliblement, si elles ne sont pas gâtées par notre mauvaise conduite ou par notre inaction (a). Le Comte d'Etrées prend congé mercredi : vous l'aurez jeudi à Brunoi. On a commencé par se lier vis-à-vis de l'Impératrice, & puis l'on examine s'il faut exécuter ce qu'on lui a annoncé. Rien ne nous auroit plus mis dans la dépendance que notre corps

---

(a) Notre mauvaise conduite les gâta.

de troupes dans la Bohême ou en Moravie : c'étoit lui donner 24000 otages qui restoient à sa disposition ; au lieu que sur le Rhin nous sommes nos maîtres : nous agirons selon qu'elle se conduira. Ce seul mot éclaircit bien des choses.

Le Roi de Prusse n'a pas voulu laisser passer le Comte de Broglie au camp de Pirna : cette violence nous déterminera peut-être à renvoyer l'espion Prussien que nous avons ici (a). Madame de Pompadour pense bien, vous aime & connoît combien le Roi a besoin de vous : elle sent la nécessité de me placer, & elle y travaille. C'est tout ce que je puis vous dire. Vous connoissez mon attachement pour vous, Monsieur, il est sans bornes.

---

(a) Le Baron de Holtzendorff. Le ministère le fit arrêter sur des soupçons qui paroissent mal fondés, car il étoit dès-lors sorti du service du Roi de Prusse ; cependant on le mit au château de Vincennes.

## LE MÊME AU MÊME.

A Fontainebleau, le 23 Octobre 1756.

**M.** DE MORAS, mon cher ami, revint de Brunoi tout armé de difficultés qui paroissoient insurmontables. Il avoit confondu Madame de Pompadour : je la rassurai en présence de M. de Moras, à qui je fis sentir qu'il n'étoit pas possible de faire jouer au Roi toutes les semaines un personnage ridicule ; que le Roi avoit pris son parti ; que ce parti étoit déjà annoncé à Vienne, & qu'il n'y avoit qu'à retrancher d'un côté pour augmenter de l'autre (a) ; que ceci étoit forcé, & que si nous commencions par des partis foibles, nous n'en ferions dans la suite que plus de dépense ; & qu'il étoit inutile de chagriner le Roi en lui prouvant qu'il n'étoit pas en état de soutenir ce à quoi il s'étoit engagé (b). Depuis cette con-

(a) Admirable expédient.

(b) Voilà un Roi bien instruit !

versation que je terminai en disant que rien n'étoit perdu quand l'honneur ne l'étoit pas (a), tout est rentré dans le calme. Je crois que M. de Moras fort sagement a voulu qu'on sentît tout le poids de sa charge, & qu'on ne le rendît responsable de rien. C'est un honnête homme, & qui a du courage. Au reste, il est impossible que nos troupes agissent cet hiver : voilà toujours un grand bien. Vous avez vu le Comte d'Etrées qui vous aura mis au fait de tout le reste, quoiqu'il ne le soit pas lui-même de ce qui est secret (b). Vous étiez bien informé sur l'article du P. de C. (c). Je ne crois pas, si l'on se conduit bien, que sa demande puisse réussir, à cause des obstacles

---

( a ) On peut faire consister l'honneur dans tout ce qu'on veut.

( b ) Voilà un Ambassadeur bien instruit, & par conséquent en état de faire de bonne besogne.

( c ) Il faut sans doute lire *Prince de Kaunitz*. C'étoit le premier Ministre de l'Impératrice-Reine; il l'est encore de l'Empereur.

qui se trouveroient dans le fond même de la chose. J'espère pouvoir aller passer vingt-quatre heures à Brunoï la semaine prochaine. J'avertirai Monsieur votre frère pour qu'il vous avertisse de son côté. Adieu, mon cher ami, je vous suis tendrement attaché.

---



---

---

LE MÊME AU MÊME.

A Fontainebleau, le 5 Novembre 1756.

J'AI su exactement de vos nouvelles, mon cher ami, & j'en ai donné quelquefois au Roi qui s'y intéresse, & qui connoît le prix de votre santé. Malgré cela, je ne suis point tranquille, parce que je vous aime comme un ami & comme un fils. Les derniers ordres sont arrivés. Je travaille actuellement au plus grand ouvrage qui ait jamais été fait. On ne veut pas sentir que tout dépend de l'exécution, & qu'il est insoutenable d'être chargé du plan, sans avoir le droit de veiller à l'exécution & de la conduire. Malgré cela, le Roi est content ; il lit l'avenir dans le passé ; il se fie à son bonheur (a) ; peut-être a-t-il raison ; mais nous qui n'avons pas ce sentiment intérieur qui nous rassure, nous aurions grand besoin de voir

---

(a) Trompeuse espérance.

les affaires dans des mains plus habiles.  
 Le Maréchal Brown est rentré dans son  
 camp de Budin le 19. Voilà la nouvelle  
 du jour. Adieu, mon cher ami, ménagez-vous pour l'Etat & pour moi, qui  
 vous suis entièrement dévoué.

---

---

L' A B B É D E B E R N I S

A M. DE MONMARTEL.

A Versailles, le 27 Novembre 1756.

**J**E comptois en effet, Monsieur, avoir l'honneur de vous voir aujourd'hui, & je n'étois pas le seul; Madame de Pompadour l'espéroit aussi. En rentrant chez moi hier au soir bien tard, je trouvai votre paquet contenant le grand ouvrage de Monsieur votre frère, auquel cependant il manque quelques mémoires dont les titres seuls sont annoncés. Je lirai toutes ces pièces ce matin. Je ne fais quand je retournerai à Paris; on veut finir & on a raison; car le tems se passe, & les grandes résolutions sont nécessairement suspendues.

---

---

M. DU VERNEY

A L'ABBÉ DE BERNIS.

Du 27. Novembre 1756.

**M**ON frère vient de me remettre, mon cher ami, la réponse que vous lui avez faite par l'express qu'il vous a envoyé. Comme vous ne me marquez pas ce qui vous manque dans mon dossier, je suppose que ce peut être, 1°. un mémoire concernant l'arrangement des subsistances, mémoire fort long qui doit être changé, & qui vous seroit inutile. 2°. Les pièces qui m'ont été remises par M. d'Argenson, & dont vous devez avoir connoissance. 3°. Un autre mémoire que vous trouverez ci-joint si je ne me trompe. Envoyez-moi copie des titres qui doivent être sur les chemises vides, & je vous en ferai passer les pièces, à l'exception de celles dont je vous ai parlé plus haut, & qui vous seroient inutiles.

Vous

Vous trouverez ci-joint un mémoire que je viens de faire, & dont le fond ne porte que sur des réflexions que j'ai faites, & qui sont peut-être très-éloignées du vrai.

Je viens encore de convenir avec mon frère, qui ne fait plus quel jour il pourra aller à Versailles, qu'il seroit de la plus grande importance que nous pussions vous voir au moins une demi-heure, & vous savez que ce ne peut être qu'à Paris.

Ménagez si vous le pouvez, votre santé; elle m'occupe tout autant que la mienne, & ce sentiment mérite toute votre confiance.



L' ABBÉ DE BERNIS

A M. DU VERNEY.

Ce Dimanche.

Celui des mémoires qui me manquoit, mon très-cher ami, & que je voulois avoir est précisément celui-là même que vous m'envoyez, & dont je vous remercie. Le travail que vous avez fait ne sera pas inutile ; & quand la réponse de Vienne au plan par écrit du Comte d'Etrées arrivera, c'est avec vos Mémoires qu'on pourra solidement y répondre ou la rectifier, si elle nous convient à certains égards & point à d'autres. J'ai lu votre dernier mémoire ; il contient de fort bonnes objections contre toute idée de neutralité avec Hannover, & toute marche dirigée vers la Saxe, la Bohême ou la Moravie. Mais à l'égard de la neutralité de Hannover, c'est une grande question de savoir si avec certaines conditions indispensables à demander, il faudroit la

rejeter. Vous comprenez bien qu'en ce cas, il n'y auroit plus à craindre de ligue protestante ; la neutralité de la Hollande & du Dannemark seroit assurée solidement. Si au contraire Hannover est attaqué, le Roi de Prusse sera assisté puissamment par le parti protestant ; & si ceci tourne en guerre de religion, nous en avons pour dix ans au moins. Je fais bien les réponses qu'on peut faire à ce raisonnement, & les répliques dont ces réponses sont susceptibles ; il faut causer & ne pas écrire sur de pareilles matières. Je tâcherai de m'échapper pour aller à Paris ; vous viendrez dîner chez Monsieur votre frère, & nous causerons une heure avant de nous mettre à table. Vous serez avertis tous les deux du jour qu'il me sera libre de choisir : je tâcherai que ce soit bientôt. Ma santé est bonne, ma tête, Dieu merci, ne fait pas de mal à mon corps. Adieu, mon cher ami, on ne peut vous être plus tendrement dévoué que je le suis & le serai toujours.

C ij

---

LE MÊME AU MÊME.

A Paris, le 6 Avril 1757.

LES purgatifs que j'ai pris depuis plusieurs jours, mon cher ami, m'avoient irrité les nerfs à un point inconcevable. Je suis ici pour travailler à ma santé & à la conclusion de la grande affaire qui est bien avancée. Je compte aller vous voir samedi après-dîner, si vous êtes chez vous, ou prendre tel autre arrangement qui vous conviendra.... Ne doutez pas, mon cher ami, de toute la tendresse de mon cœur qui est & sera toujours à vous.

---

## LE MÊME AU MÊME.

A Versailles, 2 Juin 1757.

MADAME de Pompadour m'a chargé, mon cher ami, de vous mander de venir chez elle samedi 4, à six heures & demie du soir : vous y trouverez le Roi. J'ai fait le récit à l'un & à l'autre de la confidence d'hier au soir ; le Roi a ri beaucoup de ce que j'étois exclu du secret. Vous trouverez les choses bien préparées, tant sur le nombre des bataillons à tirer des côtes, que sur le secret & le choix des personnes. Madame de Pompadour & moi avons bien fait pour le Maréchal de Richelieu (a) ; ainsi tout va bien. J'ai rappelé au Roi les preuves de la confiance qu'il devoit avoir en vous, & vous pouvez être assuré qu'elle est telle qu'elle doit être. J'ai parlé aussi de Monsieur votre

---

(a) On vouloit le substituer au Maréchal d'Etrées.

frère ; enfin je n'ai rien oublié de ce que je devois à l'amitié , & de ce qui pouvoit contribuer au succès ; il ne me reste qu'à vous souhaiter une meilleure santé ; faites-m'en savoir des nouvelles par le retour de mon exprès , & comptez sur la tendresse de mon attachement pour vous.

---



## LE MÊME AU MÊME.

A Paris, le 9 Juin 1757.

J'ARRIVE dans le moment à Paris, mon cher ami, & je vous écris un mot qui me paroît essentiel. M. de Paulmy que vous avez vu, a parlé au Maréchal de Belle-Ile, & lui a montré votre mémoire. Le Maréchal a besoin que vous lui parliez, & je crois cela nécessaire pour éviter bien des embarras. Vous savez qu'on aime à être consulté, & que bien des difficultés s'applanissent quand on les a discutées ensemble. J'irai demain chez Monsieur votre frère sur les cinq heures & demie: mandez-moi si vous pouvez y venir, ou si vous voulez que j'aille chez vous. J'attends de vos nouvelles demain matin, & je vous avertis que le Maréchal de Belle-Ile couche ce soir à Paris, & qu'il ne retourne à Versailles que samedi. Je vous embrasse de tout mon cœur.

---

 LE MÊME AU MÊME.
12<sup>e</sup> Juin

VOILA un billet de Madame de Pompadour, mon cher ami, qui vous mettra à votre aise avec le Maréchal de Belle-Ile : il part aujourd'hui. Ne jugeriez-vous pas à propos pour finir tout ce tracas de passer chez lui sur le midi, afin qu'il n'en soit plus question, ou attendrez-vous un autre jour? Je passerai chez vous sur les six heures, si vous ne venez pas voir ce matin le Maréchal de Belle-Ile. J'ai causé hier de vous avec notre amie de la rue de la Planche (a); elle mérite bien l'amitié que vous avez pour elle.

*Billet de Madame DE POMPADOUR  
à M. DU VERNEY.*

12 Juin 1757.

LE Roi m'ordonne de vous mander,

---

(a) Madame de Narbonne.

mon nigaud (a), que la politique entrant pour beaucoup dans votre projet, il faut que vous le confiez à l'Abbé de Bernis. Le Maréchal de Belle-Ile a été un peu récalcitrant au Danube (b): caressez-le quand vous le verrez. A l'égard de M. de Richelieu, le Roi lui parle ce soir. Je vous avertis qu'il ne cache rien à Madame de L\*\*\* (c); ainsi prenez vos précautions. Bon soir, mon nigaud, je vous embrasse.

(a) Madame de Pompadour étoit dans l'usage de donner des sobriquets : elle appeloit M. de Moras, *son gros cochon*; M. de Paulmy, *sa petite horreur*; & l'Abbé de Bernis, *son pigeon patu* : il avoit fait la roue.

(b) Il étoit question d'envoyer une armée sur ce fleuve.

(c) M. de Richelieu a parcouru si souvent l'alphabet, qu'il est difficile de savoir la femme indiquée ici. Quelqu'un bien instruit m'a assuré depuis qu'il s'agit ici de Madame de Lauraguais.

## L'ABBÉ DE BERNIS

A M. DU VERNEY.

Ce 15 Juin 1757.

**J**E crois, mon cher ami, que M. Rouillé obtiendra aujourd'hui ou demain la permission de se débarrasser du fardeau des affaires étrangères (a). Je vous confie ce secret que vous garderez jusqu'à l'événement. C'est un bonheur pour les affaires présentes, & un grand malheur pour moi (b). Je vous embrasse de toute mon ame. Il sera nécessaire de dresser un plan ostensible à la Cour de Vienne des opérations que doit exécuter l'armée du Maréchal de Richelieu, & décider promptement l'affaire de M. de Saint-Germain (c).

---

(a) Il fut renvoyé le 25 avec la Surintendance des Postes. L'Abbé de Bernis lui succéda.

(b) Il n'en croyoit rien.

(c) On l'envoya à Furt pour régler avec le Prince de Saxe-Hilibourgshausen les arrangemens relatifs à la jonction du corps d'armée du Prince de Soubise.

---

LE MÊME AU MÊME.

21 Juin 1757.

**J**E vous prie, mon cher ami, de me faire copier en peu de mots ce qui s'est passé le 15 en Westphalie. On vient de me dire qu'il y a eu une action assez chaude, sans m'expliquer si elle a été heureuse ou malheureuse. On prétend que nous avons perdu 900 hommes. Je vais passer la soirée chez Madame de Chabannes, où j'attendrai votre réponse.

---



---

M. DU VERNEY  
A L'ABBÉ DE BERNIS.

1. Juillet 1757.

MONSEIGNEUR,

M. le Maréchal de Richelieu vient de me dire en présence de M. le Marquis de Paulmy & de M. de Cremille, qu'il devoit encore être question d'un traité de neutralité avec le Margrave (a) de Hesse. Je leur ai représenté que si cette neutralité avoit lieu, il feroit de toute impossibilité de faire subsister l'armée du Roi entre le Vefer & l'Elbe. Ce fait est si certain que l'on pourroit en donner une démonstration qui ne laisseroit aucun doute, & en ce cas que deviendroit l'armée? Outre qu'elle ne pourroit faire aucune opération utile, elle se trouveroit

---

(a) Il a voulu dire le Landgrave.

forcée de revenir entre la Meuse & le Rhin, ne pouvant pas subsister entre le Vefer & le Rhin. Sur les représentations que j'ai faites à ces Messieurs, ils m'ont chargé expressément de vous en informer, & je m'acquitte de la parole que je leur en ai donnée.

LE MÊME AU MÊME.

7 Juillet 1757.

**M**ONSEIGNEUR,

Je suis trop attaché au Roi, & personnellement à vous, pour ne pas vous confier le secret de mon ami (a), bien persuadé que vous ne le compromettrez pas, & que vous voudrez bien me renvoyer son billet & la copie de ma réponse. Je crois que vous savez que j'ai eu ordre d'écrire à M. le Comte de Maillebois, de l'instruire; il est donc au fait. Si par la réponse que j'aurai de lui l'affaire de Cassel est douteuse, il faut un remède très-prompt, sans quoi l'on tombera dans des inconvéniens qui renverseront tous les projets qui vous sont connus.

Si le Roi envoie de nouveaux ordres pour que l'on marche à Cassel, & que

---

(a) M. de Bourgade.

l'armée reste divisée par petits paquets ;  
l'on court le risque de recevoir des  
échecs. Dans ces circonstances, c'est à  
vous, Monseigneur, à voir la conduite  
qu'il y a à tenir.

*Lettre particulière de M. DE BOURGADÉ  
à M. DU VERNEY.*

3 Juillet 1757.

Vous me demandez, Monsieur, par  
la lettre dont vous m'avez honoré le 25,  
les causes du retard : elles sont simples ;  
j'ose vous dire pour vous seul, je vous  
en conjure, qu'il faut un Général (a) &  
un Intendant (b). Toute l'armée pense  
de même ; je suis à portée de le voir  
mieux qu'un autre. Le premier n'a que  
des inquiétudes, aucun plan, ne fait  
prendre aucun parti, craint de hasar-  
der où il n'y a point de danger, est

---

(a) A la place du Maréchal d'Etrées.

(b) A la place de M. de Lucé.

aux ordres des ennemis au lieu de les mettre aux siens, se croit toujours trop foible. L'armée est dans un désordre affreux, personne n'a confiance, ni n'est content, personne n'est écouté. Quant au second, tout l'embarrasse; il ne pense qu'à avoir du foin & de l'avoine, quelque prix qu'il en coûte; point d'expédiens, point de force; dupe de sa confiance, n'est pas secondé, a de la hauteur, & voudroit paroître n'avoir besoin de personne. Je vous le répète, les seules causes sont le Général & l'Intendant; mais de grace; c'est un secret que je confie à vous seul.

---

RÉPONSE



## RÉPONSE DE M. DU VERNEY

A M. DE BOURGADE.

A Paris, le 7 Juillet 1757.

JE viens de recevoir, mon cher ami, votre billet du premier de ce mois, j'ai toujours pensé ce que vous me marquez : vous êtes au fait ; mais d'ici à l'époque du remède, il y a bien loin.

Je vous prie de me faire une lettre particulière sur l'arrangement général qui avoit été fait pour porter l'armée sur le Vester, & le passer, & en même-tems l'époque & le jour que M. le Duc d'Orléans devoit marcher avec un détachement pour s'emparer de Cassel, votre disposition faite & arrangée en conséquence ; les changemens de mouvemens faits, & les causes si vous les savez.

Enfin, l'essentiel & très-essentiel qui est de savoir si vous croyez que l'on marchera à Cassel, & à quelle époque on

Tome II,

D

pourra y arriver : si l'on peut douter de l'exécution ou non.

Ces éclaircissimens sont de la plus grande conséquence ; consultez & demandez l'avis de M. le Comte de Maillebois ; & s'il juge qu'avant le 20 ou le 25 de ce mois, on ne sera pas maître de Cassel, il doit l'écrire à M. de Paulmy. Je ne crois pas avoir besoin de vous en dire davantage, pour que vous en compreniez toutes les raisons.

## L'ABBÉ DE BERNIS

A M. DU VERNEY.

A Compiègne, le 9 Juillet 1757.

**J**E vous renvoie, mon cher ami, le billet & la copie de votre réponse. Je suis pénétré des vérités que l'un & l'autre contiennent. J'en ai fait un usage prudent, quoique direct. Madame de Pompadour pense comme nous, & je crois que le maître est bien ébranlé. J'ai offert à M. de Paulmy d'appuyer les démarches qu'il jugeroit à propos de faire; vous conviendrez que c'est tout ce que je puis, & ce sera bien assez : la guerre & la politique unies ensemble doivent être bien fortes dans ces circonstances. Trouvez le moyen de faire quelque chose du corps de M. de Soubise combiné avec les Cercles. Je vous avertis que la Cour de Vienne pense que si l'on faisoit avancer seulement 30000 hommes du côté de

Léipsick , la Saxe seroit évacuée. La difficulté des subsistances est moins forte là que par-tout ailleurs : c'est le meilleur pays de l'Allemagne. Si nous ne faisons rien du tout cette campagne, nos alliés crieront , & l'ennemi commun reprendra haleine ; au contraire, si on le presse de tous côtés, il est perdu, & tous nos objets sont remplis ; mais s'il a le tems d'employer tout son art à diviser, à semer des jalousies, à rompre la partie, je ne répondrai pas qu'il ne prît assez de consistance pour faire durer la guerre , & balancer les succès ; or nous ne pouvons pas soutenir une longue guerre. La bataille du 18 (a) a jetté la consternation parmi les Prussiens & leurs adhérens : je reçois des nouvelles de Suède telles que je les attendois. Cette campagne-ci pourroit tout finir si l'on agissoit vivement, ou du moins elle laisseroit peu de choses à faire la campagne

---

( a ) De Kolin.



prochaine, & encore ce qu'elle laisseroit à faire seroit assuré & immanquable. Donnez du courage à mon camarade de la guerre, envoyez M. de Crémille ici, & tâchez de faire quelque chose du côté de Léipsick. La Cour de Vienne nous demande notre plan d'opérations : nous ne pouvons pas le lui refuser, parce que sur ce plan, elle combinera les partis qu'elle peut ou doit prendre. Si nous lui laissons envisager que tout se réduira cette campagne à prendre des quartiers d'hiver dans le pays de Hannover, & à préparer les arrangemens de la campagne prochaine, elle sera au désespoir, & peut-être nous supposera-t-elle des ménagemens pour le Roi de Prusse. Si l'inquiétude, les soupçons, les jalousies s'en mêlent une fois, tout est perdu. D'une manière ou d'une autre, il faut aider la Cour de Vienne dès cette année, & concourir militairement avec elle par des efforts réels & combinés avec ses propres mouvemens.

Je ne fais, mon cher ami, si j'ai bien



expliqué ma pensée ; en tout cas , vous avez souvent deviné des choses moins claires que celles que je viens d'écrire. Je vous embrasse de tout mon cœur.

M. le Maréchal de Richelieu a laissé entendre à M. de Stahremberg qu'on ne pouvoit rien faire cette année , que de préparer le succès de la campagne prochaine : entre nous , quand cela seroit ou pourroit être , il ne faudroit pas le dire à la Cour de Vienne. Mais quel est notre objet ? De finir la guerre utilement , promptement , glorieusement. Le Roi de Prusse est ébranlé ; faut-il lui donner le tems de se raffermir sur ses étriers ? Voilà toute la question , reste la possibilité des moyens. A qui voulez-vous que je m'adresse qu'à vous , mon cher ami , pour les trouver ?

---

---

M. DUVERNEY  
A L'ABBÉ DE BERNIS.

9 Juillet 1757.

MONSIEUR,

JE reçois la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire ce matin. Vous en aurez une demain (a), ayant manqué votre courier d'une demi-heure, par laquelle vous verrez que mon objet est de vous instruire de manière à pouvoir régler l'esprit dans lequel M. le Maréchal de Belle-Ile doit écrire à M. le Maréchal d'Etrées : il avoit approuvé mes idées ; mais j'ai appris ce matin par mon frère, qu'il vit aussi hier à dix heures du soir, que soit par oubli ou par changement d'opinion, son intention étoit encore d'écrire à M. le Maréchal d'Etrées, de manière à ne lui

---

( a ) Elle suit celle-ci.

présenter que des conseils sur tout ce qu'il doit faire ; faites en sorte de l'éviter. Ses idées peuvent être bonnes ; mais il ne connoît pas assez la véritable position de l'armée, ni la situation personnelle du Général, & encore moins la nature des pays qu'il y auroit à parcourir pour remplir ses idées, pour se flatter que M. le Maréchal d'Entrées en exécutât le plan, sur-tout ce plan ne venant pas de lui. Il n'exécutera ni celui-là, ni d'autres, & ils ne serviront qu'à lui troubler la tête encore davantage.

Ce que vous me marquez relativement à la politique, n'avoit pas échappé à mes réflexions : j'en fis part à M. de Crémille il y a quatre ou cinq jours. Nous convinmes ensemble que nous ferions chacun en particulier un mémoire, pour mettre le Conseil du Roi à portée de prendre une résolution sur la destination de l'armée de M. le Prince de Soubise. Ce mémoire devoit se réduire à la question de savoir s'il conviendrait mieux de la laisser aller à

Vurtzbourg que de la faire marcher à Erfurt pour s'approcher de Léipsick. Il paroît par votre lettre que ce dernier parti conviendrait mieux aux vues de la Cour de Vienne que le premier. Après y avoir bien réfléchi l'un & l'autre, nous avons pensé qu'un mémoire pourroit occasionner des embarras dans la décision, & que d'ailleurs les dispositions de la marche étant faites pour Vurtzbourg, le tems seroit trop court pour en faire de nouvelles. Mais sur ce que vous me marquez, je fais un mémoire particulier que je communiquerai ce soir à M. de Crémille pour prendre ses avis, & le mettre en état d'en conférer avec M. le Marquis de Paulmy demain qu'il compte se rendre à Compiègne. Je joins ici ce mémoire & un autre pour l'armée de M. le Maréchal de Richelieu, le tout pour me conformer à vos vues, autant que cela est possible.

---



## LE MÊME AU MÊME.

9 Juillet 1757.

**M**ONSEIGNEUR,

JE joins ici une copie d'une lettre que j'écris à M. de Fumeron, pour être communiquée à M. le Marquis de Paulmy.

Dans une conversation que j'eus hier avec le Maréchal (a), il me demanda la marche des deux armées de M. le Prince de Soubise & de M. le Maréchal de Richelieu. Je lui dis que celle de M. le Prince de Soubise alloit à Vurtzbourg, & celle de M. le Maréchal de Richelieu à Hochst sur le Mein. De la façon dont il me répondit, il compte toujours que M. le Maréchal de Richelieu se portera sur Erfurt pour s'approcher des plaines de Léip-sick, & procurer des subsistances à l'armée de M. le Maréchal d'Etrées. A tout

---

(a) De Belle-Ile.



cela je ne répondis rien. J'ai cru devoir vous instruire de cette particularité, & je ne crois pas qu'il soit nécessaire d'entrer dans d'autres explications sur les mouvemens ultérieurs de M. le Maréchal de Richelieu, & qu'il suffira de s'en expliquer quand les derniers ordres partiront.

---

---

RÉPONSE DE L'ABBÉ DE BERNIS.

A Compiègne, le 10 Juillet 1757.

J'AI reçu votre lettre du 9, mon cher ami ; c'est pour vous en accuser la réception que j'ai l'honneur de vous écrire aujourd'hui, n'ayant rien à vous dire de plus que ce qui est contenu dans ma lettre d'hier. Vous savez l'aventure d'Ebden. La capitulation est faite au nom du Roi : c'est une faute ; elle devoit être au nom de l'Impératrice. On m'a parlé hier clairement sur M. de Boullongne, cependant la lettre que je reçus hier de Monsieur votre frère ne parle que de soutenir celui qui est actuellement en place (a).

---

(a) M. de Moras. Après la disgrâce de M. de Machaut, il réunit au département des Finances qui étoit pour lui un fardeau trop lourd, le département de la Marine : on le fit démettre du premier au mois d'Août suivant, qui fut donné à M. de Boullongne.

A quoi faut-il s'en tenir , & que faut-il faire ? Je suis ravi que votre santé soit bonne ; la mienne est parfaite depuis que je suis ici. Je vous embrasse de tout mon cœur.

Je reçois dans le moment votre grande lettre du 9 , mon courier va partir , je n'ai pas le tems de vous faire réponse.

---

---

M. DU VERNEY

A L'ABBÉ DE BERNIS.

A Paris, le 11 Juillet 1757.

MONSEIGNEUR,

J'AI l'honneur de vous envoyer ci-joint copie d'une lettre que j'écris à M. de Crémille, avec l'extrait d'une que j'ai reçue de M. de Bourgade. Si l'on prend quelque résolution, je vous supplie de vouloir bien m'en instruire, & je vous ferai part de mes réflexions si vous les jugez nécessaires.

Je vis hier matin mon frère; il est parti ce matin pour Brunoi; il me renouvela toutes les raisons qui le déterminoient à penser comme il vous a écrit: son opinion règle la mienne, parce que c'est sur un objet qu'il connoît mieux que moi; c'est pourquoi je crois qu'il faut laisser les choses comme elles sont.

Les premières dispositions pour les deux armées qui vont passer le Rhin sont faites. M. de Cremille est à portée aujourd'hui de travailler aux instructions. Lorsque je pourrai être instruit de la destination de l'armée de M. le Prince de Soubise partant de Vurtzbourg, je ferai toutes les dispositions possibles pour concourir au moyen de faire subsister cette armée.



## L'ABBÉ DE BERNIS

A M. DU VERNEY.

12 Juillet 1757.

DEPUIS les deux dernières lettres que j'ai reçues de vous, mon cher ami, la Cour de Vienne a fait une demande à laquelle il n'est pas possible que le Roi se refuse. Cette demande consiste en deux points : 1°. De communiquer à l'Impératrice le plan des opérations que nos deux armées doivent exécuter, afin de combiner sur ce plan les opérations de la sienne ; 2°. De porter par le plus court chemin du côté de Léipsick, au moins un corps de 30000 hommes.

A l'égard de la première demande, elle est de nécessité, étant convenue par les traités.

La seconde n'est pas moins une suite de nos conventions. Nous avons annoncé à la Cour de Vienne, ainsi qu'à l'Empire  
&

& à toute l'Europe, une armée dans l'Allemagne, cette armée peut-elle être réduite aux 16000 hommes commandés par M. de Soubise : ce seroit une moquerie, & la Cour de Vienne jetteroit feu & flamme de voir que nous concentrons toutes nos forces dans l'Electorat de Hannover pour notre propre vengeance, & que nous ne réservons qu'une poignée de monde pour la sienne. Il faut prendre garde d'exciter des plaintes aussi bien fondées, on nous diroit que nous avons manqué de parole ( & la résolution du Roi d'envoyer une seconde armée pour la défense de ses alliés & de l'Empire, qui lui a fait tant d'honneur en Europe ) ne paroîtra plus qu'une gasconade & un leurre. D'ailleurs, il faut se ressouvenir que par nos traités, nous devons 10000 hommes d'infanterie allemande à l'Impératrice, que c'est une condition principale & sans laquelle nous ne pouvons pas prétendre aux mêmes avantages. Vous savez l'histoire de Wirtemberg; celle des

Bavarrois n'est pas encore bien éclaircie. De tout cela, il faut conclure que l'Impératrice regardant comme le plus grand avantage le mouvement vers Léipsick avec 30000 hommes de nos troupes, le Roi ne peut se défendre de les y envoyer. Il y a deux routes, l'une plus longue, & qui sépareroit ce corps de la grande armée & la feroit vivre toujours sur pays amis, l'autre qui rapprocheroit ledit corps de la masse totale de nos forces, & le feroit vivre aux dépens des Etats alliés du Roi de Prusse. Le choix de ces deux routes ne devoit donc pas être difficile à faire sans les précautions déjà prises pour Wurtzbourg ; *mais, mon cher ami, vous êtes trop grand homme pour ne savoir pas surmonter d'aussi grandes & de plus grandes difficultés, & je vous prie en grace de le faire pour le bien de la chose, pour qu'on ne dise pas que c'est vous qui y mettez obstacle, & pour ne pas différer à exécuter dès cette année, s'il est possible, des choses qui ne seront peut-être pas si*

aisées l'année prochaine. Prenons le plus court, & vivons aux dépens des amis de nos ennemis le plus que nous pourrons ; c'est ménager la finance d'un côté , & éviter de l'autre bien des embarras. Je verrai aujourd'hui le Maréchal de Richelieu , avec qui je raisonnerai de tout ceci. M. de Paulmy & M. de Crémille pensent qu'on ne peut pas se défendre de la demande de l'Impératrice , même militairement , parce que l'objet qu'elle propose est bon dans ce sens militaire. Pour moi qui suis le dépositaire & l'auteur de nos conventions politiques , je vous déclare que si le Roi après ce grand étalage finit cette campagne par établir 120000 hommes en-deçà ou en-delà du Weser , il risque d'être fort mal avec ses alliés , il risque d'avoir une guerre plus longue de deux ans. M. de Richelieu étant Général , en aura assez quand il aura 100000 hommes à faire subsister & manœuvrer ; ainsi il pourra aisément laisser 12000 hommes de plus à M. de Soubise ; *ne croyez*



*pas que ce soit ici un arrangement de Cour.*  
Vous me connoissez assez pour me rendre justice ; je suis incapable de mettre des motifs particuliers dans une affaire publique. Je finis par où j'ai commencé. L'Impératrice fait au Roi deux demandes auxquelles Sa Majesté ne peut pas se refuser. C'est avec la plus grande confiance & la plus tendre amitié que je parle à mon ami : j'espère qu'il pourra déchiffrer ce griffonage.

Monsieur votre frère m'a écrit dans le même sens que vous sur M. de Moras.

---



## RÉPONSE DE M. DU VERNEY.

A Paris, le 13 Juillet 1757.

MONSEIGNEUR,

J'AI bien lu la lettre dont vous m'avez honoré le 12, & pour en mieux prendre l'esprit, j'en ait fait sur le champ l'analyse. Je ferai toujours fort éloigné d'apporter le moindre obstacle aux choses qui intéresseront la gloire du Roi & la fidélité dont Sa Majesté fait profession envers ses alliés. Cependant comme l'une & l'autre dépendent du succès des opérations militaires qu'il s'agit de déterminer, j'ai pensé que vous ne trouveriez pas mauvais que je vous fisse quelques observations sur le projet d'envoyer une armée sur Léipsick, en abandonnant celui d'en porter une moins forte sur Wurtzbourg pour contenir les troupes des cercles, & tâcher de procurer à l'Impé-

ratrice-Reine les forces qu'elle s'est ménagées dans l'Empire. Je dois être flatté de l'opinion qu'on a de moi. Mais il me semble que je la démentirois si je m'engageois à faire ce que je ne crois pas possible, eu égard au peu de tems qui nous reste, & aux autres considérations dans le détail desquelles j'entre dans mon mémoire. Il y a si long-tems au surplus qu'il est question d'Erfin & de Léipsick, que je vous avoue que je suis on ne peut pas plus étonné qu'on y revienne aussi tard. Pourquoi avoir attendu que toutes les dispositions & la marche des deux armées fussent faites pour parler de refondre ces armées & d'en changer la destination? Je conçois qu'il ne s'agiroit dans ce moment-ci que de changer la marche de celle de M. le Prince de Soubise, & que la jonction des douze mille hommes détachés de celle de M. le Maréchal de Richelieu, ne se feroit que dans la Hesse, sur les frontières de la Thuringe. Ce n'est pas-là sans doute ce

qu'il y a d'embarrassant. C'est de faire vivre cette armée en perdant d'un côté les ressources du Meyn , & de l'autre , celles des approvisionnemens de la grande armée qu'on a fait augmenter en proportion des nouvelles troupes qui doivent s'y joindre. La marche des trente mille hommes que l'on propose de destiner pour Léipsick sera longue , en ne considérant que l'espace qu'elle a à parcourir , & elle deviendra éternelle comme celle des Russes , si elle est arrêtée par le défaut de subsistances , comme il n'est que trop certain que cela arrivera. Alors on fera les mêmes plaintes que celles que l'on voudroit prévenir , & on perdra le fruit qu'on auroit pu se promettre de la présence de cette armée. Je ne puis croire , Monseigneur , qu'il soit difficile d'éclairer la cour de Vienne sur ses véritables intérêts. Notre but est le même , & pourvu que nous y arrivions , la voie la plus prompte sera toujours la meilleure pour elle & pour nous. Encore un coup ,

Monseigneur , je ne cherche point à apporter d'obstacles à l'exécution du projet de Léipsick : si vous avez adopté ce projet uniquement dans la vue de faire le bien commun , les observations que j'ai cru devoir vous faire partent en moi du même principe. Je vous en dirois davantage si j'étois vis-à-vis de vous. On a beau dire que ce projet est bon dans le sens militaire ; pour moi je n'en connois de bons que ceux où les subsistances sont assurées & les quartiers d'hiver peu coûteux , & à l'abri de toute entreprise.

Je suis , &c. •

---

## M É M O I R E.

Si le Roi prenoit la résolution d'envoyer un grand secours à l'Impératrice-Reine , il seroit d'une nécessité absolue de commencer par en établir les conditions , sans quoi non-seulement on augmenteroit les dépenses de manière à les rendre insou-



tenables , mais encore on courroit le plus grand risque de voir périr cette armée.

Ces conditions par rapport à l'objet militaire devroient être ,

1°. Que l'Empereur fera aux pays neutres les mêmes réquisitions que celles que S. M. I. a faites pour l'armée de Westphalie.

2°. Que le logement , le bois , la lumière , le fourage & les emplacements d'hôpitaux seront fournis aux troupes du Roi , à leur arrivée sur le Danube , aux frais & pour le compte de l'Impératrice-Reine , en quelqu'endroit qu'elles se portent.

3°. Que l'entrepreneur des vivres de l'Impératrice-Reine fournira le pain aux troupes du Roi , au prix dont on conviendra , & qui sera proportionné à celui de la même fourniture en France , sauf à l'Impératrice à se charger envers son entrepreneur de la différence qui se trouvera entre le prix de France & celui qu'elle jugera à propos d'accorder à son



entrepreneur , si tant est qu'il y ait une différence.

4°. Que l'Impératrice fournira les chevaux, des vivres & de l'artillerie, ou au moins la plus grande partie.

5°. Que le logement, le bois, la lumière & le fourage seront pareillement à la charge de l'Impératrice-Reine, dans les quartiers d'hiver, soit que ces quartiers soient dans les pays de la domination de l'Impératrice, soit dans des pays neutres.

6°. Que ces quartiers seront placés en troisième ligne à portée les uns des autres autant que cela sera possible, & de préférence dans les pays neutres.

7°. Que les troupes du Roi seront toujours ensemble, sans pouvoir être séparées sous quelque prétexte que ce soit dans le service qu'elles feront.

8°. Qu'il sera fait des calculs des dépenses qui seront à la charge de l'Impératrice-Reine, & que l'imputation en sera faite sur les subsides que le Roi lui

paye ; de manière cependant que dans le cas où ces dépenses excèderoient les subsides, le Roi tiendrait compte de l'excédent, & que dans le cas où elles seroient au - dessous, il n'en fera rien diminué, sauf à l'Impératrice-Reine au moyen du payement des subsides, à se charger d'acquitter toutes les fournitures des troupes du Roi qui seront à sa charge.

9°. Qu'il sera envoyé d'avance de la part du Roi des Officiers Militaires & des Commissaires des guerres pour reconnoître la nature des précautions qui auront été prises pour assurer les subsistances dans toutes les parties ; de manière que les troupes du Roi ne passent le Rhin qu'après qu'on sera bien certain qu'elles ne manqueront de rien dans leur marche & pendant la campagne.

10°. Que faute d'exécution des conventions ci - dessus, le Roi pourra faire revenir ses troupes en France.

---

L' A B B É D E B E R N I S

A M. D U V E R N E Y.

Le 14 Juillet 1757.

**J**E ne fais , mon cher ami , que vous accuser la réception de votre lettre du 13 , & du mémoire qui l'accompagne : l'un & l'autre seront examinés avec toute l'attention qu'ils méritent. Ce que j'ai proposé hier ne change presque rien à vos idées , & laisse subsister le point de Vurtzbourg , en satisfaisant la cour de Vienne. M. de Richelieu , M. de Paulmi & M. de Cremille ont été de mon avis. Je vais leur communiquer votre mémoire , ensuite de quoi le Roi se décidera. Je vous écrirai plus au long demain.

---

---

RÉPONSE DE M. DU VERNEY.

14 Juillet 1757.

MONSIEUR,

J'AI reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire ce matin. J'en ai reçu une en même-tems de M. le Maréchal de Richelieu, à laquelle je fais la réponse, dont je joins ici copie. Je me flatte que je démontrerai qu'on perd la gradation de la négociation, & qu'en admettant les nouvelles propositions, on rendra impossible l'exécution de la première demande faite par l'Impératrice-Reine, & dont le succès est peut-être le seul moyen de réduire le Roi de Prusse.

---



---

---

MADAME DE POMPADOUR

A M. DU VERNEY.

QUOIQUE je sois très-sûre , mon nigaud , de l'amitié que M. de Soubise a pour vous & de celle que vous lui rendez , sa position est si délicate dans ce moment , que je ne puis me refuser de vous le recommander particulièrement. Par les mesures prises avec la cour de Vienne , il paroît encore possible de délivrer la Saxe cette année. Je n'entrerais pas dans le détail des avantages immenses dont seroit cette délivrance pour le bien des affaires & pour l'acheminement à la paix. De plus habiles que moi en causeront avec vous. Je me borne à vous parler des sentimens qui m'animent , tant pour la gloire des armes du Roi que pour celle d'un ami qui m'est cher. Les subsistances peuvent seules l'arrêter ; je vous demande donc par toute l'amitié



que vous avez pour moi , de vous occuper vivement de cette armée. Si vous me le promettez , je n'aurai plus d'inquiétudes , & je me flatterai d'un succès heureux. Vous êtes sensible , mon nigaud , vous me connoissez , jugez si je serai reconnoissante ; mais je ne vous en aimerai pas davantage , car il y a long-temps que c'est une affaire faite.

---

## L'ABBÉ DE BERNIS

A M. DU VERNEY.

Ce 15 Juillet 1757.

**M.** DE PAULMY a mis hier sous les yeux du Roi le pour & le contre, & le Roi s'est décidé de fortifier de huit mille hommes le corps de M. de Soubise, & de soumettre ce corps aux ordres que la cour de Vienne enverra à M. le Prince de Saxe-Hilsbourgshausen, Feld-Maréchal de l'Empire. Ledit corps s'assemblera selon le premier arrangement à Vurtzburg. Le Roi qui avoit promis de secourir l'Impératrice, & de protéger l'Empire avec une nouvelle armée de quarante mille hommes, qui n'a pu fournir selon ses engagements les 6000 hommes de Virtemberg, & les 4000 Bavarois, & dont la grande armée n'a rempli aucun des plans convenus, a voulu prendre un parti qui satisfît la cour de Vienne,

Vienne, & l'empêchât de nous reprocher tout haut ou tout bas, (ce qui seroit encore plus dangereux,) de ne songer qu'à notre propre querelle, & de ne remplir aucune de nos paroles, tandis qu'elle nous livre ses places, & se brouille ouvertement avec l'Angleterre pour notre intérêt. Au fond il n'y a rien de changé aux premiers arrangemens; M. de Soubise a dû toujours commander 24000 hommes stipulés par le traité de Versailles, & lesquels ont toujours été à la disposition de la cour de Vienne, & c'est cette première disposition que l'on fait aujourd'hui. Ce sera au général de l'Empire, s'il fait faire des mouvemens à ce corps qui l'éloignent de ses subsistances, à lui en assurer, & c'est sur quoi on doit parler fortement à M. de Stahremberg & s'expliquer clairement avec la cour de Vienne. M. de Stainville qui va partir incessamment, sera expressément chargé de veiller à ce point essentiel. M. le Duc de Virtemberg qui compte avoir rassé-

blé dans un mois quatre ou cinq mille hommes , pourra fortifier encore le corps de M. de Soubise , & M. d'Hildbourghausen pourra y joindre aussi les meilleures troupes des cercles , pour achever de faire de ce même corps une armée respectable. Au moins le Roi n'aura point de reproches à se faire , ni de chicanes à effuyer , & cet article tient fort au cœur de Sa Majesté. Je laisse à M. de Paulmy à vous communiquer plus en détail tout ce qui a rapport à cette décision , qu'on ne peut pas regarder comme nouvelle. M. le Maréchal de Richelieu a fait la plus belle défense du monde , pour qu'on ne lui ôtât pas les huit mille hommes en question ; mais il sentira aussi bien que vous , mon cher ami , qu'il y a des choses qu'il faut faire pour l'honneur des couronnes , & pour ne pas blesser la délicatesse des Princes. Rien d'ailleurs n'est comparable à l'importance d'entretenir la bonne harmonie entre les deux Cours.....



Je vous embrasse & vous aime de tout  
mon cœur.

Le voyage de Compiègne est bien  
nuisible aux affaires ; il faut écrire des  
volumes , & l'on ne s'entend pas si bien  
que si l'on se parloit un quart-d'heure.

---



## RÉPONSE DE M. DU VERNEY.

A Paris, le 16 Juillet 1757.

MONSEIGNEUR,

M. le Marquis de Paulmy a bien voulu me faire part en même-tems que vous de la décision du Roi. L'armée de M. le Prince de Soubise vivra sous Vurtzbourg, parce que j'y fais passer des subsistances pour un mois, & que cette avance nous donnera le tems d'en assembler dans le pays même où le Juif Blien va arriver avec cinquante mille écus de lettres de crédit sur les correspondans de mon frère.

Cette armée étant aux ordres de l'Impératrice-Reine, il est juste que son Général, ou pour mieux dire celui de l'Empire, en assure les subsistances si on la fait mouvoir. Vous jugez bien malgré cela que nous n'y épargnerons rien de notre côté.

Je ne suis pas surpris que M. le Maréchal de Richelieu ait résisté au retranchement qu'on lui fait : c'est une preuve qu'il se représente bien l'importance & l'étendue de la besogne dont il est chargé. Vous en jugerez vous-même, Monseigneur, par le mémoire que je joins ici, non pour combattre davantage le parti que l'on a pris, mais pour mettre simplement sous vos yeux une idée des dispositions qui doivent précéder le siège de Magdebourg. Il faudroit avoir, j'ose le dire, 30000 hommes de plus que nous n'en avons, pour assurer le succès de cette entreprise, qui sera sans contredit la plus grande & la plus hasardeuse que j'aie vue, eu égard à l'importance de la place, au pays où elle est située & à l'intervalle qui nous en sépare.

M. le Marquis de Paulmy m'a adressé copie du mémoire que vous avez remis à M. de Stahremberg. Ce mémoire me paroît devoir remplir les desirs de la Cour de Vienne, en lui donnant de la nôtre

l'opinion qu'elle doit en avoir. Au surplus, Monseigneur, vous devez être convaincu que personne n'est plus fait que moi pour entrer dans vos vues : elles sont justes & bien relatives au grand objet que vous avez à manier ; mais vous avouez que le concours de la guerre ne peut y être utile, qu'autant que ses mouvemens seront bien dirigés, & son action proportionnée aux plans qu'elle est chargée d'exécuter. Ce n'est pas toujours la lettre des traités qui doit la conduire ; mais l'esprit de ces mêmes traités, par la raison que l'esprit se plie aux circonstances auxquelles la lettre ne résiste que parce qu'elle n'a pas pu les prévoir. Je crois devoir vous faire cette réflexion en passant, pour justifier la résistance que j'ai faite de mon côté au retranchement qui est résolu. Oui, sans doute le voyage de Compiègne est bien nuisible aux affaires ; le déplacement seul de Versailles nous a fait perdre huit jours pour les dispositions.

---

---

L'ABBÉ DE BERNIS

A M. DU VERNEY.

Ce 17 Juillet 1757.

**V**ous êtes souverainement raisonnable, mon cher ami; c'est entr'autres une de vos plus excellentes qualités. Nous nous écarterons quelquefois de la lettre des traités pour n'en suivre que l'esprit; mais dans cette circonstance le Roi s'étoit engagé avec trop d'éclat, non-seulement avec l'Impératrice & l'Empire, mais aussi avec la Suède que M. d'Havrincour n'a commencé à ramener à nos idées que sur l'assurance d'une nouvelle armée du Roi en Allemagne. J'attends au reste avec la plus vive impatience le mémoire que vous m'annoncez. M. de Paulmy vous écrira son idée pour envoyer quelqu'un traiter des subsistances de l'armée de M. de Soubise avec M. de Hildbourghausen : je crois que vous l'approuverez. Depuis que



vous vous mêlez de cœur & d'affection à nos affaires, je dors plus tranquillement. Nous vous avons volé tant que nous avons pu dans le mémoire remis à M. de Staremborg.

....Je vous embrasse, mon cher ami, avec toute la tendresse de mon cœur.



---

M. DU VERNEY

A L'ABBÉ DE BERNIS.

A Paris, le 17 Juillet 1757.

MONSEIGNEUR,

VOICI le mémoire que j'eus l'honneur de vous annoncer hier, & qui ne mérite pas sans doute que vous l'attendiez avec tant d'impatience. Vous ne devez plus y voir que ce qu'il renferme de relatif aux opérations de l'armée de Westphalie. Le reste roule sur des opinions dont l'avantage a été partagé, puisqu'il n'est plus question de Léipsick, & qu'il y aura une armée sous Wurtzbourg. Ne vous moquez-vous pas un peu de moi en me faisant compliment sur ma raison? Quoi qu'il en soit, cette raison qui est faite pour se soumettre à tout ce qui est au-dessus d'elle en lumières & en force, vous prie instamment de ne pas

perdre de vue le grand objet de Magdebourg. Puisque le vin est tiré, comme on dit, il faut le boire, & mettre tout en œuvre pour n'en rien perdre. Je suis content au surplus dès que vous l'êtes, & je le serai beaucoup davantage encore si tous les raisonnemens que j'ai faits par rapport à ce siège de Magdebourg, ne sont que des radorages.

Ne me remerciez jamais de rien, je vous en prie, parce que ce sera à moi de le faire pour toutes les occasions que vous me fournirez de vous donner des preuves de l'attachement sans bornes avec lequel je suis, &c.

---

---

---

## M É M O I R E

*Sur les opérations de l'Armée de  
Westphalie.*

L'ENGAGEMENT que le Roi a contracté par le traité de Vienne, consistoit à fournir à l'Impératrice-Reine 24000 hommes, pour les joindre à ses troupes, ou de lui en donner un équivalent en argent.

Le Roi de Prusse ayant envahi la Saxe, en menaçant la Bohême, il fut question de savoir si le Roi s'en tiendrait purement & simplement à l'exécution du traité de Vienne, ou si Sa Majesté en sa qualité de garante du traité de Westphalie, porteroit une grande armée dans l'Empire pour défendre ce vaste Etat contre l'oppression que lui préparoit l'un de ses membres.

Ce dernier parti parut le meilleur & le plus propre à pacifier l'Europe que

l'Angleterre & ses alliés paroïssent vouloir mettre en feu. On convient donc que le Roi porteroit une armée en Westphalie pour s'y emparer au nom de l'Impératrice-Reine, de tous les Etats que le Roi de Prusse possède dans cette partie de l'Allemagne. Mais l'Impératrice desirant en même-temps que son ennemi fût ferré de plus près, demanda avec instance que l'armée du Roi fit le siège de Magdebourg, & Sa Majesté y consentit, d'autant plus volontiers que ce projet lui présentoit une occasion de tirer une juste vengeance des procédés du Roi d'Angleterre, en entrant dans ses Etats d'Hanovre.

Cependant si l'Impératrice-Reine vouloit le siège de Magdebourg, elle conservoit encore assez de ménagement pour l'Electeur d'Hanovre & pour le Prince de Hesse, pour desirer que l'un & l'autre prissent le parti de la neutralité. On représenta qu'il y auroit de grands inconvéniens à attaquer les Etats de ces



deux princes. On en entama la négociation avec eux. On leur demanda pour première condition la liberté de traverser leurs Etats, pour pouvoir remplir les desseins de l'Impératrice-Reine sur Magdebourg. Ils se refusèrent à cette condition, & la négociation fut heureusement rompue, car si la neutralité eût été acceptée; le siège de Magdebourg devenoit impossible, au jugement de tout le monde.

Cette entreprise la plus hardie & la plus difficile peut-être dans l'exécution, peut réussir en occupant la Hesse & les Etats de la maison de Brunswick à titre d'ennemis. Mais en même-temps on n'en peut espérer le succès, qu'autant qu'on y emploiera une armée formidable, & telle que l'honneur des armes du Roi ne puisse pas être compromis.

C'est dans cette vue qu'on a proposé d'augmenter l'armée de Westphalie, & c'est aussi dans cette vue que la proposition a été acceptée. Cependant c'est après



que toutes les dispositions de cette augmentation ont été faites, que la Cour de Vienne demande que le Roi envoie une armée de 30000 hommes à Léipsick, & on fonde cette demande sur les traités & sur les offres particulières que le Roi a faites après les malheurs de la Bohême.

Il ne peut être dans l'intention du Roi, ni d'éluder ses engagements, ni de retirer ses offres, quoique les circonstances aient pris une face bien différente depuis que ces offres ont été faites. Si les succès du Roi de Prusse en Bohême se fussent soutenus, & que ce Prince après avoir battu & dispersé le reste de l'armée Impériale, se fût ouvert un passage libre vers les autres Etats héréditaires de l'Impératrice-Reine, c'auroit été le cas sans doute d'aller directement au secours de Sa Majesté Impériale, & de sacrifier tout autre projet à celui d'arrêter son ennemi dans sa course. Mais aujourd'hui que la nécessité ne nous contraint plus, & que la fortune par un de

ces retours si légitimement dus aux bonnes causes , nous laisse en quelque sorte le choix des moyens , pourquoi n'en pas revenir au premier plan arrêté entre les deux Cours , puisqu'on l'a toujours regardé comme le meilleur , & ne pas tourner tous ses efforts du côté de ce plan pour en assurer l'exécution ?

Le Roi fait sortir deux nouvelles armées de ses frontières. L'une plus forte est destinée à achever la conquête de la Hesse , pour aller ensuite renforcer celle de Westphalie , laquelle ne pouvoit pas sans ce renfort s'établir pendant cette campagne entre le Weser & l'Elbe , de manière à pouvoir entreprendre le siège de Magdebourg au commencement de la campagne prochaine. L'autre moins forte est destinée à aller sous Wurtzbourg contenir les troupes des cercles , lesquelles par la désunion & l'esprit qui y règnent , semblent être plutôt faites pour nuire à la cause qui les assemble , que pour la servir.

Pour changer la destination des deux armées, & des deux n'en faire qu'une, qui s'avanceroit vers Léipsick par la Thuringe, il faudroit être certain de quatre choses :

La première, que l'armée de Westphalie, telle qu'elle est composée actuellement, est assez forte pour faire sans le renfort qu'on lui avoit destiné, les conquêtes qu'il est militairement nécessaire qu'elle fasse avant d'entreprendre le siège de Magdebourg.

La seconde, qu'une armée destinée à contenir les troupes des cercles est inutile, soit relativement au service qu'il peut être dans l'intention de l'Impératrice-Reine d'en tirer, soit relativement aux différentes puissances de l'Empire qu'il a paru nécessaire de rassurer.

La troisième, qu'une armée de 30000 hommes servira mieux la cause commune par sa direction sur Léipsick, qu'elle ne le feroit en exécutant le projet dont toutes les dispositions sont faites.

La quatrième, que cette armée pourra  
vivre

vivre pendant la campagne, quoiqu'on n'ait pris aucune précaution sur cela, & qu'à la fin de la campagne elle prendra des quartiers d'hiver où elle sera en sûreté, & où elle vivra sans qu'il en coûte rien au Roi, comme elle l'auroit fait dans un pays ennemi.

Ce sont autant de questions qu'il paroît nécessaire d'examiner dans la même gradation où l'on vient de les placer, en évitant de répéter sur chacune ce qu'on en a déjà dit dans un mémoire du 13 de ce mois.

*Réflexions sur la première Question.*

Pour bien juger si l'armée de Westphalie peut avec cent mille hommes exécuter le grand projet qu'elle a à remplir, il faut entrer dans le détail, & diviser ce détail en deux parties, l'une concernant les opérations qui doivent précéder le siège de Magdebourg, l'autre concernant les opérations de ce siège même.



On doit commencer par occuper tout le Landgraviat de Hesse. Marpurg pris & Chassel, il faudra non-seulement y laisser des garnisons, mais encore établir une communication du Mein au Weser pour les transports de toute espèce.

Cette expédition faite, la grande armée se postera sans doute en avant sur M. le Duc de Cumberland, tandis qu'un détachement de cette armée sera employé à s'emparer de Minden & à faire le siège d'Hamelen, car il est fort important, comme on l'a déjà dit ailleurs, que les mouvemens de l'armée ne soient pas retardés par la conquête de cette dernière place.

Hamelen & Minden rendus, il faut y laisser garnison, après quoi le reste du détachement qui en aura fait le siège pourroit marcher droit à Halberstat (a)

---

(a) Si ce détachement ne pouvoit pas se porter à Halberstat, il faudroit y envoyer des troupes



pour en faire une place d'armes & un gros dépôt d'approvisionnement. Il seroit même à désirer que ce détachement pût y être arrivé du 20 au 30 de Septembre, pour empêcher que les peuples ne portassent leurs récoltes à la droite de l'Elbe.

L'armée toujours en mouvement sur M. le Duc de Camberlan, s'avanceroit vers Hanover, que le Général Anglois couvrira sans doute le plus qu'il le pourra. Elle s'empareroit de cette ville, feroit ensuite le siège de Brunswick, & se placeroit sur l'Aller, sans cependant abandonner la poursuite de l'ennemi qu'il seroit à désirer qu'elle pût pousser au-delà de l'Elbe.

On ne connoît pas assez le pays pour juger s'il est possible de prendre poste

---

légères, car il est de la plus grande conséquence de déconcerter toutes les mesures que le Roi de Prusse pourroit prendre pour épuiser la gauche de l'Elbe, en faisant porter sur la droite & dans Magdebourg même toutes les denrées du pays.

dans quelques autres villes, telles que Mansfeld & Halbe, pour y former des magasins. Ce sera l'affaire du Général, qui profitera sans doute de tous les avantages qui pourront non-seulement assurer ses quartiers, mais encore lui procurer des subsistances pour l'hiver & pour l'entrée de la campagne suivante.

Après avoir soumis tout le pays, il s'agira de prendre des quartiers dont on suppose que la droite sera à Halbe, & la gauche le long de l'Aller, en les disposant cependant de manière qu'on pût les rassembler dans le cas où le Roi de Prusse y marcheroit en force pour les attaquer. Ces quartiers subsisteront, des magasins qu'on aura formés, tant relativement aux cantonnemens, que relativement à la nécessité où l'on pourroit se trouver de se rassembler après s'être séparés.

Qu'on ajoute à ces dispositions celles qu'il faudra faire pour assurer les communications de l'armée avec le Rhin,

le bas Vefer , & le Mein que l'on fe représente les détachemens multipliés qu'il en faudra faire pour former militairement toutes ces chaînes , & l'on jugera fi l'armée de Westphalie peut être trop forte , quelques renforts qu'on y envoie , & fi au contraire elle ne feroit pas trop foible fi on n'y envoyoit pas ceux qui y font destinés.

Enfin que l'on falle attention à l'importance de Magdebourg , que l'on calcule ce qu'il faudra de troupes pour l'investissement d'une auffi grande place , pour les remuemens de terre que l'on fera forcé de faire pour en affurer la circonvallation , & l'on jugera encore un coup fi 600000 hommes fuffifent pour en entreprendre le fiège ? Que dirions-nous d'un ennemi qui voudroit n'en pas employer davantage à faire le fiège de Strasbourg ? nous regarderions fon entreprise comme une illufion propre à faire périr fon armée en détail , & nous ferions tranquilles fur le fort de la place ,

pourvu qu'il n'y manquât pas plus de munitions qu'il n'en manquera à Magdebourg. Or cette dernière place est peut-être plus forte que celle de Strasbourg, sur-tout, par rapport à sa citadelle, & elle a la même étendue. Il ne faut donc pas se flatter sur le succès d'un projet aussi hardi. Non-seulement il est de la prudence d'y employer de notre part le plus de forces qu'il sera possible, mais encore il semble qu'on ne doit rien négliger pour déterminer les Suédois à y joindre les leurs. Toutes les campagnes ne sont pas marquées par des prodiges, & si l'audace d'une part & l'étourdissement de l'autre, ont quelquefois produit ce qui sembloit n'être réservé qu'à l'art, à la constance & au temps, on ne doit pas compter de voir souvent de ces exemples, & plus ces exemples sortent de l'ordre ordinaire des choses, moins il faut les prendre pour modèle.

Magdebourg étant à cheval sur l'Elbe; on estime que pour faciliter les commu-



nications d'une rive à l'autre de ce fleuve , il faudroit quatre ponts au-dessus & deux au-dessous de la place. Les bateaux nécessaires pour établir ces ponts , l'artillerie de siège , les vivres & les fourages sont des objets qui exigeront des dispositions bien réfléchies & bien actives tout à la fois.

Ce seroit un grand avantage que de pouvoir employer des bateaux du Weser à la construction de ces ponts. Si cela n'étoit pas possible , on ne pourroit pas se dispenser d'en faire construire pendant tout l'hiver , le plus à portée de l'Elbe qu'il seroit possible , & de faire faire en même-tems un certain nombre de hacquets pour transporter ces bateaux en plusieurs voyages.

Lorsque l'Impératrice-Reine proposa de faire le siège de Magdebourg , elle offrit de fournir un pont au moins , & la moitié de l'artillerie. Elle ne pouvoit remplir son offre , qu'autant qu'elle seroit maîtresse du cours de l'Elbe avant



le mois de Mai prochain, ce qu'on ne peut guère espérer. Mais en prenant Cassel, Hamelen, Hanover & Brunswick, on y trouvera sans doute des pièces de siège, de la poudre & des fers coulés : si l'on manquoit d'ailleurs d'affûts, de porte-corps ou d'autres attirails, on pourroit y faire travailler pendant l'hiver, & dans le cas enfin où l'on ne trouveroit aucunes ressources dans le pays à cet égard, il faudroit bien y suppléer en tirant de l'artillerie de nos arsenaux de Strasbourg & de Metz. On en feroit le transport par eau jusqu'à Mayence, & par terre de Mayence à Cassel, où l'embarquement s'en feroit de nouveau sur l'Eder pour descendre au Weser.

Les vivres rencontreront les plus grandes difficultés. Les consommations de l'hiver seront de 800 sacs par jour, & celles de la campagne de 1000 à 1100 sacs aussi par jour, de manière que pour assurer ce service, il faudra faire arriver aux destinations qui seront

indiquées 14 à 1500 sacs par jour.

Les secours que l'on a tirés jusqu'à présent de la France par le Rhin & par Meuse, ont ruiné une partie des voitures qui en ont fait le transport du Rhin au Weser, & on a tout lieu de craindre que dès le commencement du mois d'Octobre il ne soit guère possible de continuer ces transports. Cependant comme on ne doit pas espérer de n'en pas avoir besoin, peut-être pourra-t-on les reprendre pendant les gelées.

Il faut tout mettre en œuvre pour tirer du pays même après la récolte, les secours que nous n'avons trouvés jusqu'à présent que chez nous-mêmes. On en a déjà proposé les moyens, & les ordres sont donnés pour faire acheter de gré à gré ou de force les bleds & les seigles qui existeront entre le Weser & l'Elbe, depuis la hauteur de Cassel jusqu'à l'embouchure du Weser, si cela est possible. On se procurera d'ailleurs tout ce que l'on pourra de la

Thuringe, du pays de Hesse, même de la Franconie, & si tout ce qu'on y rassemblera ne suffisoit pas, il faudroit bien dans ce cas achever de s'en pourvoir dans l'Alsace & les évêchés, en en faisant le premier dépôt à Hoëcht, d'où le transport s'en feroit sur le Weser par la Hesse, ou pour moins fatiguer les voitures, on feroit plusieurs entrepôts le long de la route.

A l'égard des fourages, la matière en est si volumineuse qu'il faudra des emplacements immenses pour les dépôts qu'il sera nécessaire d'en faire, le plus à portée de Magdebourg que cela sera possible. Il conviendrait d'en avoir en s'avancant vers cette place, pour six semaines de consommation, des vivres pour deux mois, & des fours pour les travaux, le tout placé dans l'enceinte de l'investissement. A la gauche de l'Elbe on pourra profiter des gelées pour porter en avant les fourages que l'on amassera à mesure que l'on se rendra maître des pays. Il

faudra sans doute mettre une quantité prodigieuse de voitures en mouvement, tant pour former ces dépôts de siège, que pour établir le parc d'artillerie qui doit se trouver complet avant que l'on pense à ouvrir la tranchée.

Ces détails immenses dans l'exécution doivent faire comprendre, 1°. que les forces de l'armée de M. le Maréchal de Richelieu réunies à celles de l'armée de M. le Maréchal d'Etrées, ne seront pas considérables pour remplir tant d'objets à la fois.

2°. Que la plupart de ces opérations devant être faites avant que la saison n'y apporte obstacle, on n'en pourra venir à bout que par la force, & que pour employer la force avec succès, il faut qu'il y ait beaucoup de troupes répandues dans le pays.

3°. Que si l'on s'appercevoit à la fin de la campagne que l'armée ne fût pas assez nombreuse pour préparer l'entreprise, & que l'on prît la résolution alors



d'y joindre le corps qu'on propose d'en détacher aujourd'hui, il en résulteroit au moins un retardement très-préjudiciable non-seulement au projet, mais encore à la conservation des troupes dont une partie, avant d'être rendue à sa première destination sur le Mein, aura fait 300 lieues.

4°. Que pour faire cette jonction, Il faudroit faire rétrograder les troupes, & que rien ordinairement ne les ruine davantage que les mouvemens rétrogrades.

*Réflexions sur la seconde Question.*

En portant une armée de 30,000 hommes sur Léipsick, aux dépens de l'augmentation de l'armée de Westphalie, non-seulement on courra risque de mettre celle-ci hors d'état d'exécuter son projet principal, mais encore on abandonnera les troupes des cercles à elles-mêmes, & on n'en imposera pas à celles des



Princes de l'Empire qui doivent en faire marcher suivant les traités particuliers. Or on ne peut pas penser que l'intention de la cour de Vienne puisse jamais être de se refuser à l'appui que le Roi est disposé de donner à l'autorité du chef de l'Empire. Rien n'est si important sans doute pour l'Empereur & pour le gouvernement même de l'Empire, que leurs décrets respectifs soient exécutés. Que la crainte, l'esprit de révolte, & les intérêts de religion, inspirés tour-à-tour par un des membres de l'Empire, ne puissent pas en soustraire les peuples, & sur-tout les troupes, à l'obéissance qu'ils doivent à l'autorité légitime. Ne les pas réprimer quand ils s'en écartent, c'est faire mépriser les loix, & laisser introduire à leur place une anarchie destructive de tout ordre, & de toute puissance. Rien donc, on le répète, ne paroît être aussi important pour l'Empereur & pour l'Empire que le Roi veuille bien destiner une armée dont la présence en impose

aux uns & rassure les autres. Il ne faut pas pour cela une armée nombreuse. Moins elle le fera au contraire, & plus il lui sera facile de se mouvoir & de se porter où le besoin l'exigera. Telle étoit l'idée que l'on s'étoit faite de l'armée de M. le Prince de Soubise, & de l'utilité qu'on en pouvoit tirer quelque foible qu'elle parût être.

*\* Réflexions sur la troisième Question.*

Retrancher d'un côté une partie du renfort destiné pour l'armée de Westphalie, joindre ce renfort de l'autre à l'armée de Soubise pour faire marcher celle-ci sur Léipsick, en abandonnant le projet de rassembler les troupes des cercles, est-ce mieux servir la cause commune qu'on ne la serviroit en exécutant le premier projet? On a vu plus haut tout le danger qu'il pourroit y avoir à abandonner ce projet, & il reste à examiner ce qu'on pourroit y gagner.

On a regardé jusqu'à présent la prise de Magdebourg comme le moyen le plus sûr d'arriver à l'objet de l'Impératrice-Reine. En effet il est aisé de se représenter la situation où se trouvera le Roi de Prusse lorsqu'il verra travailler sérieusement aux préparatifs de ce siège. S'il veut nous obliger à le lever, il faudra qu'il rassemble sur nous toutes ses forces, & alors il abandonne la Saxe, l'Alsace, & laisse la Silésie ouverte aux troupes de l'Impératrice-Reine. S'il laisse prendre cette place sans y apporter aucun secours, son pays se trouvera sans défense jusqu'à Berlin, & que peut-on penser qu'il fasse dans cette extrémité ?

Or une armée portée sur Léipsick pourroit-elle jamais produire un effet aussi décisif que celui-là, en supposant même qu'elle pût y arriver à temps ? On ne le croit pas par toutes les raisons qu'on en a déjà exposées dans un premier mémoire, & auxquelles on n'ajoutera ici que cette réflexion, que l'Impératrice-

Reine qui a toujours regardé avec raison le projet du siège de Magdebourg comme décisif, ne peut pas trouver mauvais que le sort de nos opérations y soit relatif. Plus ce projet est hasardeux, quelques précautions que l'on prenne pour en assurer le succès, plus il est de son intérêt & du nôtre que nous multiplions ces précautions sans nous faire une illusion dangereuse sur une pareille entreprise. Loin de diminuer les forces qu'il faut y employer pour ne pas compromettre les armes du Roi, ne seroit-ce pas le cas au contraire où l'Impératrice-Reine devoit y en ajouter des siennes? Elle a beaucoup de troupes légères, & si nous pouvions en placer à la droite de notre armée, du côté de Wirtemberg & de Torgan, lorsqu'elle aura pris une affiette entre l'Elbe & le Weser, ce seroit un très-grand avantage pour nous.

*Réflexions sur la quatrième Question.*

Enfin cette armée portée sur Léipsick pourroit-elle



pouvoir-elle vivre pendant la campagne ; & prendre ensuite des quartiers d'hiver sûrs , & qui ne coûtassent rien au Roi ? C'est encore une question que l'on a traitée dans un mémoire qui a précédé celui-ci. On y a soutenu la négative , & il ne reste qu'à répondre ici à quelques objections que l'on a faites.

Pour prouver que cette armée pourroit vivre sans aucune précaution prise d'avance , & sans ce qu'on appelle une tête d'approvisionnement , on a cité pour exemples la marche de l'armée de Bavière en 1741 , celle de M. le Maréchal de Maillebois en 1742 , & la retraite de M. le Maréchal de Belle-Ile de Prague. ces exemples ne pèchent que dans le fait.

1°. Lorsque l'armée du Roi marcha en Bavière en 1741 , il y avoit plus de quatre mois que l'on travailloit secrètement à rassembler des subsistances sur le Danube , & effectivement elle y en trouva en arrivant.

2°. M. le Maréchal de Maillebois ,

*Tome II.*

**H**

quand il quitta la Westphalie en 1742, se porta sur Amberg & Egra. On avoit préparé à Amberg en pain, pain biscuité & biscuit pour 27 jours de subsistances, & il en trouva assez à Egra, pour se porter sur Leitmeritz, si les circonstances lui eussent permis d'exécuter ce mouvement. Voilà donc une tête d'approvisionnement.

3°. M. le Maréchal de Belle-Île trouva des subsistances à Egra lorsqu'il se retira de Prague. C'étoit donc encore pour cette armée une tête d'approvisionnement, & d'ailleurs peut-on comparer la distance qu'il y a de Prague à Egra, avec celle qui sépare nos frontières de la ville de Léipsick?

Le peu de temps que l'on a employé à rédiger ce mémoire, lequel malgré cela n'est déjà que trop long, n'a pas permis de rassembler sur chacune des questions qu'on y fait, toutes les réflexions dont elles peuvent être susceptibles. Mais il suffit sans doute de les

présenter au ministère pour que ses lumières y découvrent tout ce qui peut en opérer la solution pour le plus grand avantage des deux cours.

## RÉPONSE DE L'ABBÉ DE BERNIS.

Ce 18 Juillet 1757.

VRAIMENT non, je ne plaisante pas quand je dis que vous êtes souverainement raisonnable, parce que j'ai vu bien des fois que vous ne tenez à votre opinion que par la vérité, & nullement par amour-propre. Vos principes sur le siège de Magdebourg sont justes, mais rien n'empêchera que le corps de M. de Soubise ne concoure au même objet quand il en fera tems.

Le Roi a parlé au Maréchal de Belle-Ile qui a pris la chose supérieurement, & sans autre idée que le bien du service.

Je vous embrasse & vous aime de tout mon cœur, mon cher ami.



---

LE MÊME AU MÊME.

A Compiègne, le 31 Juillet 1757.

**M.** l'Abbé de Bernis a l'honneur d'informer M. du Verney, que M. de Gisors est arrivé ce matin à sept heures & demie, & a apporté la nouvelle d'une bataille gagnée par les troupes du Roi sur l'armée du Duc de Cumberland. On attend les détails.

---

## L'ABBÉ DE BERNIS

A M. DU VERNEY.

18 Aût 1780.

J'AI trop d'affaires, mon cher ami, aujourd'hui pour aller vous embrasser. Faites-moi savoir de vos nouvelles, & croyez qu'il m'en coûte beaucoup de ne pas vous voir. On commence à faire des manœuvres pour empêcher la réunion du Parlement: il faut être bien bon citoyen aujourd'hui pour se mêler de quelque chose.

---

M. DU VERNEY

A L'ABBÉ DE BERNIS.

A Paris le 24 Août 1757.

MONSIEUR,

J'ai l'honneur de vous envoyer une lettre de M. Kempfer, Commissaire des Guerres, pour vous mieux faire connoître les motifs de la demande que fait M. Kempfer d'avoir le caractère de Ministre du Roi auprès de l'Electeur de Mayence. Si vous jugez, Monseigneur, qu'il n'y ait point d'obstacles à lui accorder sa demande, il est certain qu'il en résultera un grand bien pour la facilité des opérations dont il est chargé. Personne n'est plus en état que lui de s'en bien acquitter; il en a donné des preuves lors du passage des troupes, & pour le transport des munitions de l'armée & celui des vivres : il est encore

nécessaire dans le pays , & le fera par la suite pour ces mêmes objets , & pour entretenir la communication entre les armées ; c'est d'après ce que j'ai vu , Monseigneur , & que je vois journellement , que je lui rends ce témoignage. Je vous supplie de vouloir bien me faire savoir vos intentions à cet égard , dont je lui ferai part en réponse à sa lettre que je vous supplie aussi de me renvoyer.



M. DU VERNEY

A L'ABBÉ DE BERNIS.

A Paris, le 21 Avril 1757.

MONSEIGNEUR,

VOICI la copie d'une lettre que j'écris hier à M. du Buiffon, sur une matière dont j'avois eu l'honneur de vous parler quelques heures auparavant. Les deux lettres que je lui ai renvoyées, ont été écrites par M. le Maréchal de Belle-Ile à M. Gayot, & l'une & l'autre roulent sur les ménagemens qu'il convient que cet intendant ait pour les états de l'Electeur de Cologne : il y en a eu plusieurs de cette espèce qui ne sont revenues dans les Bureaux que quelques jours après avoir été écrites. Ce ne seroit pas un grand mal, si d'ailleurs ces lettres ne jettoient pas de l'embarras dans les esprits par la comparaison qu'on en

fait avec d'autres qui semblent partir de la même source.

M. de Montell étant encore à Cologne, proposa de faire agréer par la diète de l'Empire un plan général sur la manière de pourvoir aux subsistances des troupes auxiliaires de l'Empire : il me parut que ce plan étoit dangereux ; j'engageai M. le Marquis de Paulmy à vous le communiquer, & vous lui fîtes, Monseigneur, le 6 de janvier dernier, une réponse où vous lui tracez la conduite qu'il avoit à tenir, après lui avoir rappelé les dispositions du résultat de la diète de 1734, & des dernières capitulations Impériales. Vous lui dites qu'il seroit effectivement dangereux que les Etats de l'Empire formassent un plan, tel que celui que l'on proposoit. Vous lui citez les articles du résultat & des capitulations auxquelles les Etats avoient bien voulu déroger en notre faveur, & vous concluez qu'il ne conviendrait nullement aux intérêts du Roi qu'ils se corrigassent de leur

*complaisance*. Rien ne convenoit mieux à notre position, & j'ose dire aux usages que j'ai toujours vu pratiquer dans l'Empire par rapport aux livraisons. M. de Monteil est arrivé. Je me suis apperçu par les lettres qui passaient par mes mains que la complaisance commençoit à être de notre côté, & enfin je viens de voir M. le Maréchal écrire en moins de huit jours à M. Gayot des lettres, dont les unes sont d'un politique qui ne marche que d'après les loix & les moyens de droit, & les autres d'un général d'armée qui ne connoît que les loix générales de la guerre & les moyens de fait. Or je demande, Monseigneur, comment il est possible que les démarches d'un Intendant soient assurées quand il voit des variations dans les ordres qu'il reçoit? Mon intention n'est pas ici de faire le procès à qui que ce soit; je rends justice à tous ceux qui cherchent à faire preuve de connoissances & de zèle: tout ce que je voudrois, c'est qu'il y eût plus

d'ensemble, & qu'en matière de direction toutes les voix qui y concourent n'eussent qu'un seul organe. Jugez, Monseigneur, combien un premier commis se trouve embarrassé quand on lui renvoie des lettres qu'il n'a pas faites, & dont les principes ne s'accordent pas plus quelquefois avec ceux de la chose qu'il traite, qu'avec la méthode ! Je vous avoue pour moi que très-souvent je ne fais que dire, & que dans la crainte de faire naître une contradiction, je garde le silence sur ce qu'on me communique. N'arriverons-nous donc jamais à cet ensemble, & à cette unité si desirables, & dont vous connoissez si bien le prix ?

---



## RÉPONSE DE L'ABBÉ DE BERNIS.

A Versailles, le 23 Avril 1758.

J'AI reçu, Monsieur, la lettre dont vous m'avez honoré le 21. Il n'est pas douteux que dans tous les cas forcés, & principalement lorsqu'il s'agit du salut de l'armée, il n'est pas question d'observer scrupuleusement des règles & des formalités qui, en faisant perdre du temps, feroient manquer des moyens nécessaires & des momens décisifs. Ces cas là existent depuis notre retraite de Hanover; aussi je n'écoute pas volontiers les plaintes qu'on me porte depuis cette époque, sur l'inobservation des loix & des usages établis dans l'Empire; mais il n'est pas douteux non plus, Monsieur, que lorsque notre armée se trouvera solidement établie & dans une position stable, il ne soit nécessaire de remplir envers les villes libres & les Etats de

l'Empire, les devoirs que nous impose la qualité de garans des constitutions Germaniques. Au reste en remplissant avec attention les formalités lorsqu'on en a le tems, on n'en fait pas moins bien ses affaires, & l'on évite des plaintes & des reproches; ainsi je pense absolument comme vous pour le moment présent, & je crois que vous penserez comme moi pour l'avenir. Il est possible hors des cas forcés de concilier le service de l'armée avec les ménagemens prescrits par les loix & les usages.

## LE MÊME AU MÊME.

Ce 23 Avril 1758.

JE joins à ma lettre , mon cher ami , un mot de ma main & de mon cœur. Je fais que vous avez eu une longue conversation avec M. de Soubise. On m'a demandé si c'étoit moi qui vous avois averti de ne pas donner de prétexte de dire que vous êtes opposé à la marche des troupes en Bohême. Je suis convenu vous l'avoir dit par amitié & pour le bien de la chose. Mais entre nous , j'ajouterai que si tout ce qui est attaché au Roi & doit l'être , ne se met pas au dessus de l'humanité dans ces circonstances , tout sera perdu. Tout le monde a sujet de se plaindre , parce que rien n'est dans la règle ; mais le désordre sera irréparable s'il ne se fait pas une conjuration entre les bons citoyens , pour soutenir une machine qui se décompose. Le plus aisé & le plus doux seroit de

quitter la partie, & de s'en aller chez soi; mais quand on pense bien, peut-on abandonner son maître & sa patrie ? Le Roi aime M. de Soubise; il voudroit le mettre à portée d'avoir sa revanche du 5 Novembre (a). Voilà la vérité. Il faut ne pas contrarier son maître, & le servir dans son goût; sur-tout lorsque les circonstances rendent tout autre parti impossible ou dangereux.

Il m'a paru que M. de Soubise avoit été content de vous. Je souhaite que vous le soyez de lui. Il est honnête homme, & a la bonne qualité d'être ferme & courageux. Aidons-le, parce que c'est aider le Roi & lui plaire. Je fais fort bien comment vous pensez; mais je vous demande par amitié pour moi de mettre sous vos pieds tout ce qui peut vous donner de l'humeur, & de continuer des services dont je sens bien toute l'importance. Si je vous suis cher,

---

(a) Défaite de Rosbach.



& que vous m'estimiez autant que vous m'aimez , mon sentiment doit être de quelque poids pour vous & l'emporter sur bien d'autres considérations. Je vous embrasse & vous aime de tout mon cœur & pour ma vie.

---

M. DU VERNEY

A L'ABBÉ DE BERNIS.

A Paris, le 23 Avril 1758.

MONSEIGNEUR ,

J'AI l'honneur de vous adresser copie des observations que j'ai faites sur le traité signé à Vienne le 8 de ce mois, pour les subsistances du corps auxiliaire, que le Roi destine pour la Bohême. M. de Bourgade en rendra compte à M. le Maréchal de Belle-Ile, & sans doute on prendra un parti tant sur les conditions du traité que sur les autres propositions faites par M. Foulon. Je ne me permettrai, Monseigneur, qu'une réflexion, c'est qu'il faut prendre garde de perdre le fruit d'une disposition qui, devenue nécessaire en la rendant tellement à charge au Roi, qu'on ne puisse pas la soutenir du côté des dépenses. Je crois

m'appercevoir qu'on n'a rendu la main sur les conditions les plus onéreuses du traité que pour amener le Conseil de Versailles au plan que l'on a eu en vue dès l'origine, & qui seroit de n'avoir rien de commun avec l'Impératrice, par rapport aux subsistances. Pour moi j'ai pris les choses telles qu'elles ont été présentées, en me soumettant d'ailleurs très-sincèrement à tout ce qui en sera décidé.

---

RÉPONSE DE L'ABBÉ DE BERNIS.

A Versailles, le 28 Avril 1758.

J'AI reçu, Monsieur, avec la lettre que vous avez pris la peine de m'écrire le 23 de ce mois, vos observations sur la convention que M. le Comte de Stainville a signée, concernant les subsistances du corps auxiliaire, que le Roi destine à faire passer en Bohême : elles m'ont paru très-sensées & très-solides, & je ne diffère pas à les envoyer à ce ministre, en lui prescrivant de s'y conformer. M. le Maréchal de Belle-Ile doit lui écrire plus en détail sur cette matière & d'après vos observations : la ratification ne sera envoyée que lorsque l'acte aura été réformé.....



---

M. DU VERNEY

A L'ABBÉ DE BERNIS.

A Paris, le premier Mai 1758.

**M**ONSEIGNEUR,

Si M. le Maréchal de Belle-Ile est occupé des fourages, je partage bien ses sollicitudes à cet égard. Je lui ai proposé jusqu'à présent différens moyens qu'il a adoptés, & qui produiront, je crois, un bon effet. Le mémoire que j'ai l'honneur de vous adresser présente des vues qu'il faut ménager de loin, par rapport aux pays bien intentionnés, si on veut qu'elles réussissent, & c'est par cette raison-là que je propose de le renvoyer à M. Kempfer. Le Roi n'étant armé que pour la défense de l'Empire, n'est-il pas juste que les Etats qui composent ce vaste corps contribuent aux moyens de cette défense ? Je conçois,

Monseigneur, que la garantie que le Roi exerce, exige des ménagemens & des formes; mais je conçois en même-tems que ces ménagemens & ces formes ne doivent être par rapport à ceux qui ont le droit de les exiger, qu'un moyen de leur faire ouvrir les yeux sur leurs propres intérêts, & de leur apprendre que si le Roi est garant de leurs libertés, ils doivent en être les premiers défenseurs, en accordant à la force garante tous les secours sans lesquels elle leur deviendrait inutile. C'est dans ce sens, Monseigneur, qu'il me paroît que l'idée que je propose pourroit être présentée, & comme il est autant de votre ministère que de celui de M. le Maréchal de Belle-Ile de la proposer, j'ai cru devoir vous envoyer mon mémoire en même-tems que j'en adresse un double à M. du Buiffon.

---

## RÉPONSE DE L'ABBÉ DE BERNIS.

A Versailles, le 6 Mai 1758.

J'AI, Monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 1 de ce mois, avec le mémoire qui l'accompagnoit, sur le projet d'obliger les pays conquis, & même les pays amis, à contribuer de la moitié de leur récolte prochaine à la formation de différens magasins de fourages sur le Rhin, entre le Rhin & la Meuse, pour les troupes du Roi.

Je ne diffère point à l'envoyer comme vous le desirez à M. Kempfer, pour l'examiner & préparer les voies de l'acceptation si elle est possible; mais en attendant je ne puis me dispenser de vous faire part des réflexions qui se présentent naturellement sur l'objet de ce mémoire relativement aux pays amis; car pour les pays conquis & les privilégiés qui se trou-

vent dans ces pays , il me paroît que la proposition ne doit souffrir aucune difficulté.

Quant aux Etats même les mieux intentionnés , il faut s'attendre aux plus fortes oppositions de leur part à recevoir une pareille loi. Outre qu'elle est contraire à leurs principes , droits , privilèges & usages dont ils sont extrêmement jaloux , elle fera naître des considérations particulières d'intérêts d'autant plus puissantes , qu'elles paroissent naturelles & justes.

Vous savez , Monsieur , qu'il y a peu de communautés qui puissent se passer du secours de leurs voisins. Les unes abondent en bois , d'autres en vins , d'autres en grains & d'autres en foins ; rarement l'abondance de ces quatre articles se trouve réunie à-la-fois dans le même pays. Ces communautés sont obligées de s'entraider : celle qui abonde en fourages peut manquer de bois & de grains , & elle ne peut se les procurer qu'en vendant une partie de ses foins ; or si elle



est obligée de livrer aux magasins du Roi, ou de déposer chez les communautés voisines la moitié de sa récolte en foin, il ne lui restera peut-être que ce qui lui est indispensable pour sa consommation; & elle n'aura plus ni de quoi se procurer les choses qui lui manquent, ni de quoi payer sa quote-part du contingent en argent qui est réparti sur l'habitant pour la caisse des opérations; parce qu'il n'y a rien de si incertain que l'époque du paiement des fourages déposés chez les communautés, puisqu'il ne devra se faire qu'à mesure de leur consommation.

D'ailleurs cette condition de ne payer les fourages qu'à mesure que la consommation en sera faite par les troupes, ou que la remise en sera faite dans les magasins suivant le besoin, paroîtra trop onéreuse aux Etats de l'Empire, puisque leurs sujets se trouveront par ce moyen chargés seuls de tous les risques qui peuvent arriver par les événemens de la guerre & autrement; c'est-à-dire, soit que

les foins se gâtent, ou que le feu s'y mette, ou qu'ils soient enlevés par l'ennemi.

De plus, les Etats craindront qu'en imposant à leurs sujets une loi si dure en faveur des troupes françoises, ils ne donnent un dangereux exemple aux Empereurs, qui ne manqueront pas de s'en prévaloir dans l'occasion pour exiger d'eux la même contrainte.

Il est bien vrai que ce projet contient l'égalité comme celui que j'ai ordonné à M. de Kempfer d'établir pour les livraisons; mais la différence est que celui-ci est conforme aux règles, usages & intérêts des Etats de l'Empire, & que l'autre y paroît absolument contraire.

D'après ces inconvéniens, Monsieur, qui ne manqueront pas d'être représentés avec la plus grande chaleur, je pense que si M. Kempfer juge, lorsqu'il aura examiné la matière, qu'il ne soit pas possible de faire adopter votre projet, on pourroit y en substituer un autre qui en con-

servant les principes des Etats de l'Empire , rempliroit également l'objet principal , qui est l'établissement des magasins sur la rive gauche du Rhin pour l'armée françoise ; ce seroit que M. de Kempfer donnât des réquisitions de sa part aux assemblées des Cercles du Haut & Bas-Rhin & de Vestphalie , pour faire livrer aussi-tôt après la récolte par les pays situés sur le Rhin & entre le Rhin & la Meuse , dans les villes & lieux qui seront indiqués par le Général ou Intendant de l'armée , la quantité de.....mille quintaux de foin qui sera comprise dans les rôles de répartition , avec promesses de les payer comptant aux propriétaires sur le pied de 40 sols le quintal , lors de la remise des fourages dans les magasins du Roi.

Il y a grande apparence que ce nouveau projet étant exempt des inconvéniens du premier , sera adopté par les Etats ; & si les habitans voyent de l'exactitude dans les payemens , il ne paroît pas —

douteux qu'on ne parvienne à faire des approvisionnemens aussi considérables qu'on le voudra.

Telles sont mes réflexions, Monsieur; après les abus qui ont été commis dans les pays les mieux intentionnés; & en considérant la position où sont les esprits en Allemagne, la position où nous nous trouvons, & les événemens qui peuvent arriver : il est important de concilier autant qu'il sera possible les règles de l'Empire avec le bien du service des troupes. C'est sur quoi j'ai tâché de régler le projet que je propose à votre attention, & vous me ferez plaisir de me faire part de votre sentiment qui sera toujours d'un grand poids pour moi, par la justice que je rends à votre zèle & à vos lumières.....

---



---

RÉPONSE DE M. DU VERNEY.

A Paris, le 18 Mai 1758.

MONSIEUR,

Vous savez que les circonstances où je me suis trouvé depuis quelques jours ne m'ont pas permis de répondre plutôt à la lettre dont vous m'avez honoré le 6 de ce mois.

J'avois pressenti toutes les difficultés que vous trouveriez dans l'exécution du projet, d'obliger les pays amis à contribuer de la moitié de leur récolte à la formation des magasins de fourrages qu'il est de la prévoyance de former sur le Rhin, & entre ce fleuve & la Meuse. Aussi n'étoit-ce que par cette raison-là que je vous l'avois déferé. Il suffisoit, Monsieur, que ce projet vous parût inconciliable non-seulement avec les principes de l'Empire, mais encore avec la

liberté naturelle des sujets qui en composent les différens Etats , pour que vous vous abstinssiez d'en envoyer le mémoire à M. Kempfer. Je ne doute pas d'avance que sa réponse ne soit conforme à ce que vous en avez pensé. Aussi ai-je déjà proposé par un mémoire de dispositions que je porterai mardi à M. le Maréchal de Belle-Ile , de profiter de la récolte prochaine pour former des magasins de fourrages sur trois lignes , l'une sur le Rhin , l'autre sur la Meuse , & la troisième au centre dans des points principaux que l'on marqueroit immédiatement après la fenaison. C'est un plan que je ne perdrai pas de vue , & que vous approuverez d'autant plus que l'on suive , qu'il sera fort aisé d'en concilier l'exécution avec les loix de l'Empire.

A l'égard du paiement , permettez-moi de vous représenter qu'il ne sera vraisemblablement pas possible de pouvoir le faire comptant , & qu'il pourroit y avoir de l'inconvénient à en prendre l'engage-

ment par les réquisitions ; mais comme on a laissé subsister les caisses de Cologne & de Francfort, on pourroit annoncer aux assemblées des Cercles que ces nouvelles livraisons seroient liquidées & payées ainsi qu'il en a été usé jusqu'à présent. Il me semble au surplus qu'on ne manquera pas de motifs pour engager les Cercles à contribuer chacun en proportion de leurs forces, à la formation de ces magasins.

L'ABBÉ DE BERNIS

A M. DU VERNEY.

A Versailles, le 26 Mai 1758.

JE ne puis me dispenser, Monsieur, de vous recommander M. Ascenso. C'est un Négociant de Hambourg qui est depuis long-tems attaché à la France, & qui a donné différentes preuves de zèle & d'intelligence dans les commissions secrètes dont il a été chargé par le ministère. C'est lui qui entr'autres services qu'il a rendus à la France, a fait passer de la poudre à M. de Péreuse pendant le siège de Harbourg. Les Hanovriens qui en ont été informés lui en ont su fort mauvais gré, & il a appris qu'ils le guertent, pour se saisir de lui, s'il retourne à Hambourg. Le sieur Ascenso, pour éviter le danger de tomber entre leurs mains, & continuer de donner des marques de son attachement au service du Roi, propose de passer  
cette



de passer cette campagne à l'armée de M. le Comte de Clermont, où il pourroit être utile par la connoissance qu'il a de la langue allemande & de tout le pays de Westphalie & de Basse-Saxe, & par les intelligences que son commerce lui procure dans toute la Basse-Allemagne. A ces titres, vous voulez bien que je vous l'adresse & vous le recommande. Quand vous aurez conversé avec lui, vous saurez le parti que vous en pourrez tirer, & je ne doute pas qu'à quelque chose que vous l'employez, il ne réponde à vos intentions, & au récit avantageux que je vous fais de lui.

---

---

RÉPONSE DE M. DU VERNEY.

A Paris , le 29 Mai 1758.

**M**ONSEIGNEUR,

M. Ascenso m'a remis la lettre dont vous m'avez honoré le 26 de ce mois. S'il veut se rendre à l'armée dans le tems où j'y arriverai , je me chargerai avec grand plaisir de faire valoir auprès de M. le Comte de Clermont toute l'utilité dont ses services pourroient être en les appliquant aux connoissances qu'il a du local. Les titres qu'il a dans le passé , semblent être de sûrs garans de ceux qu'il veut se faire dans l'avenir.

---

L'ABBÉ DE BERNIS

A M. DU VERNEY.

A Paris, le 10 Juin 1758.

JE pars pour Versailles, mon cher ami, bien fâché de ne vous avoir pas vu hier; mais cela étoit impossible. Il faut que ma tête se partage entre mille objets différens. Ménagez votre santé & soutenez votre courage. Vous sentez bien que c'est dans ces momens-ci qu'on fait la différence des ames foibles & des ames fortes. *Tout est perdu quand on s'abat, & tout se relève quand on se roidit (a).* Soyez sûr que vous & Monsieur votre frère êtes & ferez toujours mes véritables amis. Nous trouverons des ressources, soit par quelques succès, soit même par les malheurs; ainsi ne laissons pas à nos enne-

---

(a) Beaucoup d'autres que l'Abbé de Bernis ont éprouvé cette vérité qui est naturelle.

mis la consolation de leur faire imaginer que nous en manquons totalement. Avec quatre millions versés sur certaines parties délicates, on rétablirait la confiance. Songeons que la fortune de Monsieur votre frère est inséparable de celle de l'Etat. Si l'Etat tombe, il culbute avec lui ; si l'Etat se soutient, sa fortune & son crédit sont à couvert (a). J'ai fait part à M. le Maréchal de Belle-Ile de vos réflexions que M. votre frère me communiqua hier. Nous n'avons eu ni hier, ni avant-hier aucunes nouvelles de M. le Comte de Clermont. Le Prince Henri (b) marche en Franconie pour entrer en Souabe avec douze mille hommes. Nos ennemis font beaucoup de pointes ; mais nous ne savons pas mettre à profit leurs fautes. Le Duc de Virtem-

---

(a) Il est évident que cet argument ministériel avoit pour objet d'engager M. de Montmartel à faire une nouvelle avance de quatre millions.

(b) De Prusse.



berg a pris son parti de rassembler toutes  
ses troupes pour couvrir la Souabe.  
Adieu , mon cher ami , je vous embrasse  
& vous aime de tout mon cœur.

---

## RÉPONSE DE M. DU VERNEY.

A Paris , le 10 Juin 1758.

**M.** DU VERNEY est dans son lit où la Faculté veut qu'il reste toute la journée, parce qu'elle n'est pas plus contente qu'il ne l'est lui-même de l'état de sa poitrine. Il est donc forcé de dicter sa réponse au billet dont M. l'Abbé de Bernis vient de l'honorer.

Son courage n'est pas de nature à plier, ni moins encore à s'abattre ; il en a donné bien des preuves depuis cinq ou six ans ; mais ses forces s'épuisent ; & ce qui pourroit paroître découragement en lui, n'est que l'affaire du corps & point du tout celle de l'ame. Son dernir soupir sera pour le Roi & pour l'Etat. M. l'Abbé de Bernis doit le connoître assez pour n'en pas douter.

Sa situation lui donne tout le tems de réfléchir sur les circonstances du jour &

d'en combiner les rapports. Il ne voit que trop bien que les pointes que font nos ennemis ne sont pas déterminées par des motifs purement militaires ; ils sont guidés dans leurs mouvemens par l'opinion qu'on n'y opposera que de la timidité. Il m'est revenu cependant par voies indirectes de l'armée , que l'intention de M. le Comte de Clermont étoit d'attaquer l'ennemi aussi-tôt que ses quartiers auroient été levés & rassemblés. Rien ne paroît mieux que cette détermination ; mais on m'a dit en même-tems que ce Prince , dans le cas d'un événement malheureux , avoit projeté de se retirer sous Liège , & c'est ce qui me fait trembler. Toute retraite qui n'a pas un point fixe non loin de l'endroit d'où on la fait , dégénère en déroute. Il y a de si bons camps dans le pays , pourquoi n'en pas désigner un ? Il en est un sous Gueldre que l'on dit inattaquable ; & ce seroit peut-être dans ce camp que l'on devroit méditer une retraite dans le cas

où nous serions battus, parce que de-là on contiendrait plus facilement le vainqueur. Le cours du Rhin lui seroit ouvert si nous nous retirions à Liège, & le pays qui borde l'une & l'autre rive de ce fleuve seroit à sa discrétion, quelque opinion contraire que l'on puisse en avoir. Faudroit-il compter pour rien aussi les abandons en tout genre que nous serions obligés de faire, & qu'on ne répare qu'avec beaucoup de tems & de dépense. Il vaudroit mieux, sans doute, de prendre un camp de sûreté, & éviter de combattre, que de risquer une bataille avec le dessein de se retirer à Liège, dans le cas où le succès ne seroit pas pour nous. En un mot, jamais à mon gré l'honneur des armes du Roi n'auroit été plus compromis. Telles sont les réflexions que M. du Verney fait dans son lit, en suppliant M. l'Abbé de Bernis, à l'amitié duquel il les confie, de ne pas dire qu'elles viennent de lui, dans le cas où il jugeroit à propos d'en faire usage.



---

L'ABBÉ DE BERNIS

A M. DU VERNEY.

18 Juin 1758.

VOTRE projet, mon cher ami, me paroît fort bon, sauf les inconvéniens locaux qui peuvent y mettre obstacle. 1°. Il est fort douteux que les ennemis aient encore leur pont à Emerick lorsque le détachement de M. de Soubise pourroit y arriver. 2°. Ce pont, en le supposant toujours à Emerick, peut y être gardé par un très-gros corps de troupes, puisque les ennemis ont 8000 hommes à Keisersvert, qu'ils peuvent transporter à Emerick pour renforcer ce qui y est déjà. 3°. Le cours du Rhin peut être embarrassé par des bateaux que les ennemis auroient fait armer. 4°. Cette expédition me paroît sujette à beaucoup d'incidens imprévus, mais possibles, qui pourroient la faire manquer. Voilà, mon

cher ami, les réflexions que je fais avant d'avoir vu M. le Maréchal de Belle-Isle; peut-être n'ont-elles pas le sens commun. Je suis désolé de votre mauvaise santé. J'avois grand besoin de vous voir, mais je ne puis quitter mon atelier dans ce moment. Il y a du remède à tout, si Monsieur votre frère peut soutenir nos affaires jusqu'au mois d'Octobre, je lui promets que nous aurons la paix à la fin de la campagne; mais si l'argent manque avant l'hiver, tout est perdu sans ressources, j'y comprends l'Etat ainsi que les Ministres, & tous ceux qui se mêlent des affaires du Roi. M. de Boulongne m'effraya hier. Vous remarquerez que le Roi auroit grand sujet de se plaindre, si le contrôleur général lui ayant donné de mois en mois des espérances que l'argent, quoique difficile, ne manqueroit pas, se trouvoit conduit au précipice sans s'en douter. Il ne faut pas dire qu'en retirant nos armées dans le Royaume, nos alliés feroient la paix : nous aurions

la guerre chez nous dans deux mois , & si l'argent manque en effet , comment soutenir la guerre , même chez soi ? M. de Montmartel doit être bien-aïse que toutes nos forces se rassemblent ; il doit l'être encore davantage de l'assurance que je lui donne qu'en tenant bon cette campagne , nous aurons la paix l'hiver ; il ne tiendra pas à moi que nous ne l'ayons même plutôt ; mais cela est bien difficile au milieu des opérations commencées.

Ranimez tous deux votre courage : on est bien fort quand on voit ce terme ; au reste si je ne suis pas assuré que nous irons encore cette campagne , je vous déclare que je demande mon congé , parce que je ne puis faire banqueroute à tous les alliés du Roi. Alors , mon cher ami , on tombera dans la confusion , & les remèdes les plus violens seront employés , & peut-être sans aucun profit pour l'Etat : je vous ouvre mon cœur jusqu'au fond : faites part de ma lettre & de mes réflexions à Monsieur votre

frère, il seroit incroyable que nous ne puissions pas aller jusqu'à l'automne; je n'en demande pas davantage. L'assemblée du clergé nous donnera de l'argent; peut-être que l'Espagne nous aidera; en un mot, comme il est question que tout soit perdu ou gagné, il faut faire les derniers efforts; il n'y a que ce seul moyen de sortir du précipice. Je vous embrasse de tout mon cœur & vous aime de même. Je suis fort content du Maréchal de Belle-Isle, par rapport à vous & à votre frère. Au reste, si M. de Boulongne pour trouver des ressources, a besoin d'être plus accrédité par la cour, je m'y offre de tout mon cœur.

---



---

**LE MÊME AU MÊME.**

Ce 19 Juin 1758.

**M.** le comte de Clermont est à Neuff, vis-à-vis Duffeldorff. Les ennemis ont quitté Rhinberg ; ils sont vis-à-vis de nous ; le Prince en est bien-aïse parce que le pays est ouvert, & il se dispose à les combattre. Moins on comprend, & les marches des ennemis & la position de **M.** le Comte de Clermont, plus il est impossible de mettre en mouvement le corps de **M.** de Soubise, qui trouveroit peut-être les ennemis en force de l'autre côté du Rhin, & **M.** le Comte de Clermont derrière la Meuse. D'ailleurs, mon cher ami, le Roi n'a pas voulu que **M.** de Soubise changeât sa destination, sans en avoir prévenu l'Ambassadeur Impérial qui s'y oppose ; d'où il résulteroit que la Cour de Vienne mécontente feroit la paix, & nous laisseroit dans la

nasse. Au reste, le Roi qui a donné  
 sa parole par écrit & de sa propre main,  
 ne veut pas y manquer sans y être forcé  
 par des événemens malheureux; d'où il  
 s'ensuit qu'il n'est pas possible de pren-  
 dre un parti sans avoir un nouveau cou-  
 rier de M. le Comte de Clermont; mais  
 pour ne rien hasarder, on mande à M.  
 de Soubise de ne se mettre en marche  
 pour la Bohême que le 1 de Juillet: d'ici  
 là nous saurons si nous avons été heureux  
 ou malheureux, & l'on sera à tems en  
 cas de malheur d'arrêter l'armée de M.  
 de Soubise. Il paroît que les ennemis  
 s'éloignent toujours de plus en plus de  
 leur pont; cette témérité doit les perdre  
 si l'on fait s'y bien prendre. La marche  
 forcée de M. le Comte de Clermont  
 s'est faite avec un grand désordre. On a  
 jetté dans le Rhin bien des choses. On  
 accuse M. de Monteynard de n'avoir pas  
 su couvrir ses marches. Au reste, malgré  
 tout cela, qui paroît fort mauvais, on  
 est content à l'armée de la position où

l'on est , & l'on prétend n'être plus sur la défensive , mais au contraire. Voilà tout ce que j'ai pu recueillir des lettres de M. le Comte de Clermont. Les ennemis ont attaqué le gros détachement que commande M. de Saint-Germain , mais il les a repoussés vertement. M. de Mortagne est content de l'esprit des troupes & des Officiers Généraux : tout iroit bien si le Prince étoit moins bon & moins foible ; il flotte toujours entre les différens avis. Cependant je ne l'ai jamais vu plus décidé ni moins embarrassé que dans ces dernières lettres-ci. M. le Prince Ferdinand , à mon avis , ne perd pas Vesel de vue , quoiqu'il le laisse derrière lui , & il espère en éloigner tout-à-fait M. le Comte de Clermont : il n'y réussira pas , si ce Prince est décidé comme il le paroît , de marcher à lui , de le combattre , ou de lui faire repasser le Rhin. Je vous embrasse de tout mon cœur. A tout ceci , il faut prendre patience , & ne pas perdre la

tête , parce que les événemens peuvent être encore heureux. Le grand point est de ne pas aliéner nos principaux alliés, car alors toute l'Europe seroit contre nous. Ainsi rassurez Monsieur votre frère : sa contenance rassure ou alarme le public. Nous ne pouvons nous tirer d'affaire qu'avec du courage. Tout autre parti que celui de la constance, nous jetteroit d'abîme en abîme. Vous savez bien que je vous aime de tout mon cœur. En deux mots, d'ici au 1 de Juillet le sort de M. le Comte de Clermont sera décidé : s'il l'est en bien, M. de Soubise suivra sa destination ; s'il l'est en mal, nos forces se tiendront à portée de nous, & nos alliés après des malheurs, n'auront rien à nous reprocher. Le Roi ne veut pas absolument manquer de parole sans y être forcé. J'ai été bien aise de vous mettre bien au fait.

M.



M. DU VERNEY

A L'ABBÉ DE BERNIS.

21 Juin 1758.

JE n'ai jamais eu, mon très-respectable ami, tant de regret d'être malade que j'en ai dans les circonstances du jour. Je desire que l'on voye bien le tableau présent & que l'on ne se trompe pas sur l'avenir. Ma situation ne me permet pas de mettre par écrit mes réflexions, elle exigeroit même de ma part un profond silence, & vous en savez les raisons; mais attaché au bien général & particulièrement à votre personne autant que je le suis, je voudrois au moins avoir la consolation de vous ouvrir mon cœur. Les momens sont précieux; marquez-moi si vous viendrez à Paris & si je pourrai vous voir. Je crois que je serois bientôt guéri si je n'étois pas aussi agité que je le suis. Mon loisir & mon expérience toujours

*Tome II.*

L

occupés des mêmes objets me font peut-être voir les choses différemment de ce qu'on les envisage où vous êtes. Je puis me tromper; mais je voudrois au moins que vous fussiez à portée d'en juger.

---

M. du Verney ayant consenti de se rendre à l'armée pour aider le Comte de Clermont de ses conseils, adressa à l'Abbé de Bernis le mémoire suivant.

Ce 26 Juin 1758.

**M. DU VERNEY** supplie **M. l'Abbé Comte de Bernis**, de vouloir bien lui procurer 1°. une lettre de **M. le Comte de Staremberg** (a) pour **M. de Combentzel**, (b) assez pressante, pour que ce dernier ne refuse rien de tout ce que **M. du Verney** lui demandera pour le service de l'armée.

---

(a) Ambassadeur de l'Empereur & de l'Impératrice-Reine en France.

(b) Administrateur des Pays-Bas Autrichiens.

( 163 )

2°. Une lettre pour M. le Comte de Horion à Liège.

3°. M. du Verney pouvant se trouver dans le cas d'écrire aux ministres du Roi près des Princes de l'Empire, il conviendrait, ce semble, qu'ils en fussent prévenus par le Ministre.

---

La perte de la bataille de Crévelt & le rappel du Comte de Clermont dispensèrent M. du Verney d'aller à l'armée.

*RÉFLEXIONS sur la situation présente  
de l'armée du Bas-Rhin & de celle de  
M. le Prince de Soubise, envoyées sans  
lettre par M. du Verney à l'Abbé de  
Bernis.*

5 Juillet 1758.

**I**L y a tout lieu d'espérer que l'armée  
du Rhin n'abandonnera pas Cologne,  
que le détachement aux ordres de M. de  
Chabo mettra en sûreté la ville de  
Dusseldorff, que le pont fait à Cologne  
donnera la facilité de faire passer un  
plus grand nombre de troupes dont l'effet  
doit être d'obliger le Prince Ferdinand  
à envoyer un corps sur la droite de la  
Roer pour défendre son pont. Si l'on par-  
venoit à faire replier ce pont, il ne  
resteroit plus de passage au Duc Ferdi-  
nand pour sa retraite, que celui qu'il y a  
lieu de croire qu'il a conservé au-dessous  
de Vefel.

M. le Prince de Soubise fera le 15 ou



le 16 à Marbourg; il a 600,000 rations de biscuit, qui peuvent le conduire jusqu'à Cassel, avec le pain frais qu'on sera en état de faire faire. Le Duc Ferdinand sera-t-il le maître de rester à la gauche du Rhin, en abandonnant le pays de Hesse & celui de Hannover? On peut raisonnablement en douter.

En supposant que le Duc Ferdinand passe le Rhin pour retourner sur le Weser, on ne doit pas douter qu'il ne cherche à aller combattre M. le Prince de Soubise, inférieur en nombre de troupes. Pour le soutenir au moins à Cassel, il faudroit commencer par détacher de l'armée 20 à 25000 hommes aux ordres de M. de Saint-Germain, & prendre dès à présent des mesures pour que la marche ne fût pas suspendue par le défaut de pain ou de biscuit, & qu'il pût joindre M. de Soubise avant que le Duc Ferdinand pût l'attaquer.

Le reste de l'armée pourroit se porter sur la Lippe, pour subsister dans le

Comté de la Marck, & d'où il ne feroit pas difficile de faire un détachement pour reprendre l'Oost-Fris. En exécutant ce projet, on mettroit les deux armées dans le cas de ne plus vivre à l'auberge, ni de fourages des pays amis, qui demanderont des dédommagemens immenses avec d'autant plus de raison & d'instances, qu'une partie de leurs Etats se trouve ruinée.

Les idées que l'on s'est formées sur la descente des Anglois en Flandre ne sont pas vraisemblables, si les Hollandois ne se déclarent pas dans l'instant. Ils ne sauroient s'y établir en mettant un bataillon dans la Citadelle d'Anvers, & un seul bataillon à Dendermonde; ils n'entreprendroient pas le siège d'Ostende. Les seules troupes qui sont sur les côtes de la Normandie & de la Flandre pourroient former une armée capable de s'opposer à leur entreprise. Quelles difficultés n'auroient pas les Anglois pour se imbarquer & retourner en Angleterre?

Si effectivement on avoit avis que les Anglois fissent un embarquement, ce ne pourroit être selon toutes les apparences, que pour se porter sur Embden, & joindre le Duc Ferdinand. La marche de M. le Prince de Soubise, forçant le Duc Ferdinand à repasser le Rhin, & les Anglois débarquant à Embden, il faudroit bien alors se préparer à joindre M. le Prince de Soubise, parce qu'on suppose toujours qu'ils n'abandonneront pas la Hesse ni le pays de Hannover.

Si l'embarquement des Anglois ne se faisoit que sur l'avis de la marche de M. le Prince de Soubise, & que le Duc Ferdinand eût repassé le Rhin, le débarquement des Anglois pourroit se faire à Staden, ce qui rendroit encore plus nécessaire la proposition que l'on vient de faire, c'est-à-dire, d'envoyer 20 à 25000 hommes à M. de Soubise, & de faire marcher le reste sur la Lippe dans le Comté de la Marck.

Telles sont les vues que l'on peut

avoir quant à présent , & qui sont sou-  
mises aux circonstances & aux événe-  
mens.



---

M. DU VERNEY

A L'ABBÉ DE BERNIS.

A Plaisance, le 16 Juillet 1758.

MONSEIGNEUR,

Vous jugerez par la réponse que je fais à M. le Maréchal de Belle-Ile, de la lettre qu'il m'a fait l'honneur de m'écrire. Je souhaite que vous en approuviez les réflexions. Je ne crois pas qu'on m'ait trômpé sur la mésintelligence dont j'ai cru devoir y parler, non plus que sur la situation de M. de Mortaigne. Ce sont des points trop intéressans pour que je ne fasse pas tout ce qui dépendra de moi pour y arrêter les yeux du Ministre. J'ai des détails de l'évacuation de Dusseldorff, ils font horreur. J'ai grand peur que nous ne soyons pas au bout, & j'avoue que j'aurois grand besoin du courage dont vous donnez tous les jours de nouvelles preuves.

## RÉPONSE DE L'ABBÉ DE BERNIS.

Ce Jeudi      Juillet 1758.

**J**E vous remercie , mon cher ami , de la lettre que vous m'avez communiquée , & je vois avec douleur que vos forces ne sont point proportionnées au besoin que vous avez d'avoir du courage. J'ai su hier la triste fin de l'homme aux fusils. Cette aventure vous aura causé un chagrin que je partage bien vivement.

M. de Contades qui paroît se conduire avec plus d'audace qu'on ne l'a fait jusqu'ici , mande de sa propre main au Maréchal de Belle-Isle les choses les plus flatteuses de l'intelligence du petit Peyre. Je voudrois bien vous voir , mon cher ami , à mon premier voyage , si cela peut s'arranger. Je vous embrasse & vous aime de toute mon ame.

---

---

L'ABBÉ DE BERNIS

A M. DU VERNEY.

A Versailles, le 31 Juillet 1758.

M. l'Abbé de Bernis ne veut pas que ce soit le public qui apprenne à M. du Verney que le Roi a consenti à ce que le Pape le comprenne dans la première nomination qui se fera de Cardinaux.

---

RÉPONSE DE M. DU VERNEY.

Ce 31 Juillet 1758.

QUELLE bonne nouvelle, mon respectable ami, vous m'avez donnée ce matin ! elle ranime mes espérances & mon courage, & je regarde dans ce moment-ci votre élévation particulière, comme l'augure d'un bien général. J'aurois effectivement été bien fâché que le plaisir que je ressens & que vous avez ressenti vous-même en me le donnant, me fût venu par d'autre voie que votre amitié. Recevez mon compliment & les assurances de mon tendre & inviolable attachement.

---



---

LE MÊME AU MÊME.

A Plaisance, le 4 Août 1758.

**M**ONSEIGNEUR,

J'AI l'honneur de vous adresser quelques réflexions que j'ai faites sur les lettres de M. de Montazet. Vous trouverez l'histoire de ces réflexions dans les lettres que j'écris à M. le Maréchal (a) & à M. de Crémilles, dont je joins ici copie. La manière dont je m'explique dans ces lettres me dispense de vous en dire davantage.

---

(a) De Belle-Ile.

---

---

RÉPONSE DE L'ABBÉ DE BERNIS.

A Versailles, le 6 Août 1758.

**J**E vous remercie , Monsieur , de la communication que vous m'avez donnée de vos lettres à M. le Maréchal de Belle-Isle & à M. de Crémilles , & de vos réflexions sur celles de M. de Montazet. Je vous serai également obligé de me faire part dans la suite de votre travail sur le même objet. J'en fais mon profit , & je tâcherai que ce soit pour le bien de la chose.

---

(c) De Belle-Isle.

---

M. DU VERNEY

A L'ABBÉ DE BERNIS.

A Plaisance, le 2 Septembre 1758.

VOICI copie des notes que j'envoie aujourd'hui à M. le Maréchal (a) : j'y suis parti de ses idées & de ses principes. Je vois par les lettres de l'armée de Contades, qu'on y murmure de l'inaction de celle de Soubise. Quel tableau effectivement quand on en fait la comparaison avec celui que toutes les nouvelles nous présentent de la situation du Roi de Prusse ! Mais il est dangereux d'exiger des hommes ce qu'ils ne peuvent ou ne veulent pas faire.

---

(a) Sur les quartiers d'hiver.

---

M. DU VERNEY

AU CARDINAL DE BERNIS (a).

A Plaisance, le 14 Octobre 1758.

JE voulois, mon respectable ami, aller vous faire moi-même mon compliment mercredi que j'allai à Paris; mais les douleurs que j'éprouve depuis un mois, me ramenèrent à ma campagne plus vite que je ne voulois; & il fallut bien me contenter de jouir avec mon frère de la consommation d'un événement qui soutient notre cœur par la satisfaction la plus pure, & notre esprit par des espérances. Occupez-vous quelquefois, je vous en supplie, de la vérité de l'attachement que je vous ai voué, & pensez que j'en fais ma consolation au milieu des circonstances singulières qui terminent la carrière de mes travaux.

---

(a) Il fut élevé à la pourpre le 2 d'Octobre.

RÉPONSE



## RÉPONSE DU CARDINAL DE BERNIS.

Ce 17 Octobre 1758.

**J**E connois votre cœur, mon cher ami, ainsi je ne suis pas en peine de vos sentimens pour moi. Je me flatte aussi que vous avez reconnu dans mon ame une trempe qui n'est pas commune, & qui résistera également aux dignités & aux grandeurs, comme elle a résisté vingt ans à l'état le plus dur. Il ne manqueroit rien à mon bonheur, si je voyois le Roi heureux, & son Etat bien gouverné : je ne respire que pour ces deux objets, & j'y employerai tous mes soins. Dieu veuille les bénir & les rendre plus efficaces qu'ils ne l'ont été jusqu'ici.

Je vous embrasse, mon cher ami, & vous aime de tout mon cœur.

( 178 )

---

*Nouvelles envoyées à M. DU VERNEY  
par le Cardinal DE BERNIS.*

24 Octobre 1758.

UN courier arrivé la nuit dernière, & qui doit être suivi d'un autre chargé des détails plus particuliers de la victoire remportée le 14, sur l'armée du Roi de Prusse (a), a apporté à M. l'Ambassadeur de leurs Majestés Impériales les circonstances suivantes de cette grande affaire.

M. le Maréchal de Daun ayant mis son armée en mouvement la nuit du 13 au 14, & l'ayant fait marcher pendant toute cette nuit, qui étoit fort sombre, sur trois colonnes, elle se trouva à cinq heures du matin à portée du camp des ennemis sans en avoir été apperçue.

L'attaque se fit aussitôt avec tant de bravoure que malgré la résistance opiniâtre

---

(a) A Hochkirchen.

des Prussiens, ceux-ci furent enfin obligés après un combat de quatre heures, de céder le champ de bataille, & de se retirer avec la plus grande précipitation au-delà de Budissin.

M. le Maréchal a d'abord détaché le corps du Prince de Dourlach & celui du Général Laudhon avec une partie de la cavalerie pour poursuivre l'ennemi dans sa retraite, & après avoir fait chanter le 15 le *Te Deum*, il se disposoit lui-même à se mettre en mouvement le jour suivant avec toute son armée pour suivre le Roi de Prusse de quelque côté qu'il se portât.

Quatre-vingts pièces de canon, parmi lesquelles les moindres sont de 8 livres de balles & environ 30 étendarts & drapeaux, ainsi que le camp ennemi tout tendu, sont tombés au pouvoir des Autrichiens. Le nombre des morts, parmi lesquels on a reconnu le Maréchal Keith & celui des blessés du côté des Prussiens monte à 6000 hommes sans compter les

( 180 )

déserteurs, & 1500 prisonniers. Du côté  
des Autrichiens la perte des morts & des  
blessés est d'environ 3000 hommes.

---



---

CORRESPONDANCE  
DU CARDINAL DE BERNIS  
AVEC

M. PARIS DU VERNEY,

Depuis sa disgrâce.

---

M. DU VERNEY

AU CARDINAL DE BERNIS.

JE puis donc mon cher & respectable ami, vous donner à présent des preuves d'attachement qui ne vous seront pas suspectes (a). Vous ne tenez plus qu'à vous-même, & comme ce n'étoit aussi qu'à

---

(a) Le Cardinal venoit d'être disgracié, ou pour se servir de ses expressions, on lui avoit accordé la permission de se débarrasser du fardeau des Affaires Etrangères, comme à son prédécesseur Rouillé.

votre personne que je tenois , je suis peut-  
 être moins affligé qu'un autre, de vous  
 voir rendu à votre première liberté. J'ai été  
 un des derniers instruit de votre disgrâce.  
 Vous jugez bien que je n'y prends que la  
 part que vous pouvez y prendre vous-  
 même. Je regrette le bien que vous avez  
 voulu faire, & je ne crois point au mal  
 dont on pourroit vous accuser, parce que  
 certainement vous êtes incapable d'en  
 faire; j'espère que vous profiterez de la  
 première occasion que vous aurez pour  
 me donner de vos nouvelles. Ne craignez  
 pas que je cesse de me montrer votre  
 ami : je ne le ferai pas, quand je serois  
 quelque chose, & à plus forte raison ne  
 le ferai-je pas n'étant rien. Conservez votre  
 santé, & pensez quelquefois à un homme  
 qui vous a trop bien connu pour n'être  
 pas éternellement votre ami & votre  
 serviteur.

---

## RÉPONSE DU CARDINAL DE BERNIS.

Ce 21 Décembre 1758.

J'ECRIVIS, mon cher ami, à Monsieur votre frère le jour même de ma disgrâce, & je le priai de vous montrer ma lettre. J'étois bien sûr de vous retrouver dans tous les temps : il y a des ames qui ne changent pas ; la mienne est de cette trempe. Vous ne me verrez pas me démentir vis-à-vis de mes anciens amis. Je mettrai peut-être le sentiment de la reconnoissance à la place de celui de l'amitié, vis-à-vis de ceux qui m'auroient obligé autrefois & qui m'abandonneroient aujourd'hui ; mais voilà tout le changement qui se fera dans mes sentimens ; on n'en remarquera pas dans mes procédés. A l'égard du mal dont vous dites qu'on semble m'accuser, je l'ignore & ne ferai point embarrassé de me justifier quand on voudra m'en instruire. Je ne connois que ce

M iv

que le Roi a eu la bonté de me mander lui-même du motif de ma disgrâce : je m'en tiens là , & en respectant le jugement de mon maître , j'ai pour consolation de n'avoir eu en vue que de le mieux servir dans le moment même où j'ai eu le malheur de lui déplaire. Cela ne seroit pas arrivé , si j'avois parlé moi-même ; mais croyez que je me suis mal expliqué ou qu'on ne m'a pas bien entendu. Tout le bien qui se fera dans la partie que j'ai quittée , sera fait dans ce premier moment sur les plans que j'ai proposés & dressés : cette vérité est assez connue pour ne pouvoir pas être étouffée ; en tout cas , pourvu que le bien s'opère , je suis & serai fort content. J'aime le Roi autant que je le respecte ; il en coûte beaucoup à mon cœur de penser qu'il n'est pas content de moi : voilà , mon cher ami , ma seule peine ; d'ailleurs je ne suis monté aux grandeurs que par la force des circonstances : mon goût , mon caractère m'en éloignoient ; ainsi



je suis rendu à la vie qui m'est propre , & éloigné d'un pays où je n'étois pas né : nul desir d'y retourner ne me tourmente. Quand je pourrai revoir mes amis , je serai content , autant qu'un bon citoyen peut l'être au milieu d'une guerre fâcheuse. Ma santé a un peu souffert de la première secousse ; mais depuis que j'ai pris le parti de pardonner de bonne foi à quiconque m'a nui ou a voulu me nuire , le calme est rentré dans mon ame. Je n'ai plus aucune vue. Je desire que le traitement qu'on me fera comme ministre ne soit pas différent de ceux qu'on a le moins bien traités : c'est le desir d'un honnête homme qui veut mettre son honneur à couvert & ranger ses affaires. Au surplus , toute chaleur quelconque du côté de la fortune ou du crédit est éteinte en moi. Qu'on ne me fasse pas un crime de l'estime que je me suis acquise , ni du soin que j'aurai de me la conserver , non par des intrigues , mais par la seule explication de ma façon de

penser, & je suis content & tranquille :  
 je vous le dis dans la plus exacte vérité.  
 Mon neveu (a) est porteur de cette lettre ;  
 vous pourrez envoyer votre réponse chez  
 notre amie (a), qui la remettra à mon  
 neveu, lequel reviendra ici le 25 ou le  
 26. Donnez-moi des nouvelles de votre  
 santé. Laissons-là les grandes machines  
 de ce monde, & occupons-nous de nous-  
 mêmes. Je crains qu'on ne m'ait fait  
 quelques tracasseries avec votre frère ;  
 cela seroit indigne & pourtant bien aisé ;  
 car il est facile d'accuser derrière le rideau  
 quelqu'un qui ne peut pas se défendre,  
 je le regarde & le regarderai toujours  
 comme mon ami ; il me semble que nous  
 nous en sommes donné l'un à l'autre  
 des preuves assez fortes. Je vous embrasse  
 de tout mon cœur.

---

(a) Le Comte de Bernis.

(b) Madame de Narbonne.

---

## RÉPONSE DE M. DU VERNEY.

Décembre 1758.

VOTRE lettre, mon respectable ami, m'a apporté de la consolation. Je connoissois assez votre ame pour espérer que revenue de sa première commotion, elle se mettroit au dessus d'un événement que vous avez dû au moins regarder comme possible, dans les momens mêmes où il ne pouvoit pas vous paroître vraisemblable. Les hommes indépendamment du caractère qui leur est propre, reçoivent du climat où ils sont nés, & de l'éducation qu'on leur donne, des impressions que les plus habiles ont de la peine à démêler : c'est ce qui fait qu'on se trompe fort souvent en jugeant des autres par soi-même, & en pensant que ce qui nous paroît n'être que l'effet de l'attachement & du zèle doive leur paroître de même. Il est heureux qu'on ne se corrige pas de cette erreur, parce qu'il se feroit moins de bien encore qu'il ne s'en fait. Combien

de fois n'en ai-je pas été moi-même la victime ; les circonstances m'ont relevé , & elles vous relèveront de même , parce que vous êtes jeune , & que la révolution ou forcée ou naturelle des choses vous reportera où vous voudrez aller. Je conçois que vous n'avez ni desirs , ni chaleur sur cela , & c'est une raison pour que j'augure mieux pour vous de l'avenir. L'estime publique que vous avez emportée avec vous & que vous conserverez , sera pour vous tout ce que vous ne voudrez pas faire vous-même : c'est un avantage réservé aux honnêtes gens. Reposez-vous donc , mon respectable ami , dans la pureté de vos intentions , & ne regardez votre disgrâce que comme un abri contre de plus grands maux. Vous êtes heureux d'être sans ressentiment & sans fiel , & que le sentiment de reconnoissance soit assez fort chez vous pour résister à des épreuves qui seroient de nature à l'anéantir chez tout autre. Il me semble que l'on parle de vous d'une manière qui n'est pas



faite pour vous affliger; il est certain au moins qu'on ne vous reproche rien de grave, & que tous ceux qu'on pourroit soupçonner de vous avoir nui, se défendent de l'avoir fait : c'est pour la première fois que je vois de semblables justifications, & je vous laisse à penser les conséquences qu'on en tire. Je ne crois pas qu'on vous ait fait de tracasseries avec mon frère; du moins je ne m'en suis pas aperçu; & si vous en jugiez par sa retenue sur les choses qui vous sont relatives, vous pourriez vous tromper, parce que cette retenue peut provenir ou d'une timidité naturelle, ou du concours de circonstances qui ne laissent pas que d'être difficiles & embarrassantes pour lui. Ma santé est bonne, ne pensez qu'à la vôtre, & regardez-moi toujours, je vous en supplie, comme un de ces anciens amis, pour lesquels les sentimens de votre cœur peuvent rester les mêmes, sans risque de les y voir manquer. Recevez les assurances de mon respectueux attachement.

## LE BARON DE BRETEUIL

A M. DU VERNEY.

A Bonn (a), le 10 Novembre 1758.

L'HISTOIRE du monde, Monsieur, & encore plus le journalier apprennent qu'il faut s'attendre à toutes sortes d'événemens; mais j'avoue que celui-ci m'étonne & m'abat. Je retourne cette aventure de tous les sens dans ma pauvre tête, & je ne la puis lier à aucune de mes idées. Je me flatte que vous me débrouillerez ce chaos monstrueux d'inconséquences.

Je serai moins étonné si la retraite de M. le Cardinal (b) étoit marquée par quelques traits éclatants de disgrâce : cela tient alors à de grandes intrigues; mais rester dans le Conseil (c) me paroît un

---

(a) Il étoit alors Ministre-Plénipotentiaire près de l'Electeur de Cologne.

(b) De Bernis.

(c) En quittant le département des Affaires

demi-rôle qui n'est fait ni pour la supé-  
 riorité de ses talens, ni pour ses grandes  
 dignités. L'on me mande que c'est lui qui  
 l'a voulu malgré le Roi & tout le monde ;  
 je le crois ; mais le motif qui l'a forcé  
 à cette résolution doit être affligeant pour  
 les citoyens, car je connois son courage  
 & ses intentions. Quoi qu'il en soit, je  
 lui resterai toute ma vie aussi attaché que  
 reconnoissant. Je sens ce que je perds pour  
 ma fortune ; mais je vous jure que mes  
 regrets & mes sentimens pour lui sont  
 fort indépendans de mon ambition....

---

Etrangères, qui fut donné au Duc de Choiseul,  
 alors Ambassadeur à Vienne, le Cardinal conserva  
 sa place au Conseil. On inséra même dans la Ga-  
 zette de France que le Roi vouloit qu'il agît dans  
 le plus grand concert avec le nouveau Ministre  
 qui arriva bientôt ; mais au bout de quelques jours  
 le Prélat fut entièrement renvoyé.

---

---

RÉPONSE DE M. DU VERNEY.

---

A Paris, le 17 Novembre 1758.

SI je suis étourdi, Monsieur, de l'événement dont vous me faites l'honneur de me parler dans votre lettre du 10, je ne suis pas humilié au moins de n'en avoir démêlé la cause (a), puisque votre sagacité est en défaut sur cela. Nous avons tous fait les mêmes combinaisons que vous; nous en faisons tous les jours, & le résultat de nos raisonnemens est toujours zero, au fait près qui en est l'objet. Vous pouvez être certain par-dessus le marché, que je ne vous trompe pas. Il est des gens que l'on est disposé à croire plus instruits que d'autres; peut-être avez-vous eu cette opinion-là de moi, en m'écrivant, & si cela est, je vous prie instamment d'en rabattre, & de me mettre

---

(a) Il mentoit.



sans façon au niveau du public. Je vous avouerai néanmoins que je ne puis croire que cet événement soit isolé. Sa compagnie ne se montre pas encore ; c'est ce que je puis penser de mieux , pour ne penser mal de personne. La vérité est que toutes les têtes sont en fermentation à la Cour & à la ville , & que chacun s'y entre-dispute l'honneur de trouver le mot de l'énigme. Il n'y a personne au moins qui ne dise le sien , & ja vous réponds que tous ces mots mis ensemble font un pot-pourri par trop fort , pour quiconque n'aime pas plus les odeurs que moi.....

---

---

M. DU VERNEY  
AU CARDINAL DE BERNIS.

A Paris, le 25 Janvier 1759.

ON vient de me faire dire, mon très-respectable ami, que j'avois une occasion pour vous écrire, & j'en profite avec bien de l'empressement. On m'a dit que votre santé étoit bonne. Je serois fort étonné, à vous dire vrai, qu'il en fût autrement, parce que le régime auquel on vous a mis est fait de plus en plus pour y contribuer. Continuez, mon respectable ami, & pour être plus certain de votre conservation, ne regardez que devant vous, & jamais derrière. Je me porte assez bien, quoique j'aie moins de tranquillité que vous. Je ne vous demande pas de vous occuper un peu de moi, parce que je suis assuré que vous le faites, par la manière dont je suis occupé de vous. On ne me donne pas le tems d'en

( 195 )

dire davantage. Je finis donc, mon respectable ami, en vous réitérant toutes les assurances de mon tendre & respectueux attachement.

Je parle deux fois la semaine de vous avec notre amie: elle m'assure que votre santé est bonne.

L'on a arrêté à la poste une pacotille de graines qui me venoit d'Espagne. Je vous enverrai dans peu un assortiment de toutes celles que j'ai.

---

---

LE CARDINAL DE BERNIS

A M. DU VERNEY.

Ce 6 Février 1759.

J'AI reçu vos graines , mon cher ami , & dans son tems votre petite lettre. Ne foyez plus en peine de ma santé dans la position où je suis. J'ai eu toute ma vie des traverses , & j'ai toujours su les supporter. La chose publique m'a plus affecté que mes propres affaires , quand j'en ai été chargé ; mais aujourd'hui je ne suis plus qu'un citoyen philosophe (a) qui s'intéresse sincèrement au bonheur public ; mais qui n'étant plus obligé par état & par devoir d'y contribuer , s'en rapporte volontiers à ceux qui gouvernent. Quand il ne manque à un homme d'honneur qu'un peu plus de revenu , il faut l'estimer heureux ; car ce n'est pas une

---

(a) Par force , s'entend.



grande peine de se retrancher ce qui n'est pas nécessaire. Dieu merci rien ne me manque d'ailleurs. On peut dire que j'ai été mauvais courtisan ; & quand on a dit cela , on a tout dit , & l'on a fait peut-être mon éloge. Je suis ravi d'apprendre que vous vous portiez bien. Mon amitié pour vous est tendre & sincère. Je fais que Monsieur votre frère est toujours mon ami. Vous devez compter tous les deux sur moi dans tous les tems. On a conservé à mes Secrétaires les gratifications qu'ils avoient de mon tems : ce procédé est honnête , & j'y suis sensible. D'un autre côté , le Pape a été affligé de ma disgrâce (a) ; mais elle ne l'a point fait repentir de m'avoir fait Cardinal ; il m'en a assuré lui-même.

---

(a) Vanité poétique ! Il semble à entendre le Cardinal que tous les Souverains durent s'intéresser à sa disgrâce. Au surplus , nous ne nions pas qu'il n'ait pu connoître à Venise pendant son Ambassade , la famille Rezzonico dont étoit le Pape Clément XIII.

( 198 )

Voilà encore des consolations que je fais  
faïfir, & dont je jouis intérieurement.  
Quand vous verrez M. de Cremilles,  
dites-lui bien des choses pour moi. Je  
vous embrasse, mon cher ami, avec la  
plus vive tendresse.

---

M. DU VERNEY

AU CARDINAL DE BERNIS.

A Paris, le 18 Mars 1759.

JE ne vous ai pas écrit, mon très-cher & très-respectable ami, depuis que j'ai reçu votre billet du 6 de Février dernier, parce que je ne fais pas trop si j'ai vécu depuis ce tems-là. La chose publique ne roule assurément pas plus sur moi que sur vous ; mais j'en ai conservé par état une petite branche où je trouve bien suffisamment de quoi exercer ma patience & mon courage. Je ne fais par quelle fatalité tout aujourd'hui tourne en tracasseries. Je crois cependant que c'est parce que tout sort de l'ordre, & qu'on ne peut essayer d'y ramener quelqu'un ; que tous ceux qui ont intérêt à n'y pas être ne prennent parti pour lui. Enfin, mon respectable ami, je lutte contre les affaires & beaucoup plus contre les personnes,

Niv

& ce qui afflige le plus mon cœur, c'est que dans le nombre de ces personnes, il en est dont je ne devrois pas avoir à me plaindre. Voilà ma situation; mais je dirai comme vous, que j'ai eu des traverses toute ma vie, & que toute ma vie j'ai su les supporter. Je voudrois pouvoir augmenter les consolations que vous éprouvez où vous êtes. Il est toujours fort heureux, quoi qu'on en dise, d'en trouver hors de soi. Je vous envoie de la graine de cardons de Tours. Quand j'aurai partagé avec vous tout ce qui me viendra en ce genre, il ne me manquera plus que d'en aller voir le succès. Je ne me suis pas trop bien porté depuis quelque tems. Le corps ne peut pas bien aller quand l'esprit est tourmenté. Le Parlement commence à nous rechercher sur l'affaire des Cartes (a). J'ai vu le Procureur-Général, je dois voir le Premier Pré-

---

(a) Le droit sur les cartes faisoit partie de la dotation de l'Ecole Militaire.



sident. On a malheureusement fait une visite chez un Architecte où l'on n'a rien trouvé. Si cet Architecte n'eût rien fait que son métier, ç'auroit été un coup d'épée dans l'eau, mais il est Janséniste, & notre affaire avec lui est devenue presque aussi grave que celle du Parlement de Besançon. Dieu veuille que nous nous en tirions. Je ne vous parle que des choses qui ont quelque rapport avec moi. Je ne fais des autres que ce que le public en dit, & vous devez sur cela être aussi instruit que je le suis. Ne doutez jamais, mon très-cher & très-respectable ami, de la vérité & de la constance de mon attachement.

---

LE CARDINAL DE BERNIS

A M. DU VERNEY.

Ce 21 Mars 1759.

**J**E vous remercie, mon cher ami, de vos graines & du partage que vous me promettez de faire avec moi de vos trésors champêtres. Je serois bien content de vous voir ici; mais il ne faut pas penser à cela encore. Le tems est un grand maître: c'est lui qui, selon les anciens, débrouilla le chaos. Je vois à peu-près vos embarras. Nous n'avons la vie qu'à condition d'être contrariés; mais il devroit y avoir sur cela des bornes. Ménagez votre santé, ne renoncez jamais tout-à-fait aux occupations: il faut de la pâture à une ame active. Pour moi, j'en trouve assez dans mes livres, dans mes réflexions, & dans la société douce dont je suis entouré. Mon estomac va bien, le sommeil & la digestion aussi; les orages

de mes nerfs sont moins fréquens & moins forts : en un mot, je suis fort content de mon état physique & moral. Quoique je n'aie pas perdu le souvenir du passé & la faculté de lire dans l'avenir, je vois les choses avec beaucoup moins d'intérêt & de chaleur depuis que je n'en suis plus responsable. L'honneur est le plus grand mobile que je connoisse pour les ames honnêtes ; c'est de lui dont j'ai été successivement le martyr & enfin la victime (a) ; mais s'il fait souffrir, il donne aussi bien des consolations. Conservez-vous, je vous en prie : vous m'êtes cher, & vous me le ferez toujours. Il n'y a dans ce que je vous dis rien qui sente la politesse ordinaire. Je vous parle d'après le sentiment le plus pur & le plus sincère. Faites mes complimens à M. de Crémilles quand vous le verrez, & parlez de moi quelquefois à notre amie.

J'ai trouvé dans Monsieur votre frère

---

(a) Le pauvre homme !

tous les sentimens & les procédés d'un véritable ami. On m'assure qu'il est beaucoup mieux de sa goutte.



---

---

RÉPONSE DE M. DU VERNEY.

ATTENDONS donc tout du tems, mon respectable ami, puisque c'est-là le grand maître auquel vous me renvoyez. Permettez cependant que je vous dise que j'ai moins de facultés que vous pour le voir venir. Il n'y a que le présent qui convienne à mon âge, & il est cruel de n'en pouvoir pas jouir comme on le voudroit. Si nous n'avons la vie que sous la condition d'y être contrariés, je puis dire que je remplis bien ma tâche. Ne craignez pas au surplus que les occupations me manquent. Si celles que j'ai conservées ne sont pas aussi grandes par leur objet que celles que j'ai quittées, elles n'en remplissent pas moins tout mon tems. Je suis bien aise que vous soyez content de votre corps & de votre esprit. Vous le seriez davantage, je crois, si vous vous absteniez de lire dans l'avenir; mais cela est difficile. Il y a long-tems que

je n'ai vu M. de Cremilles. Il a été fort occupé ces jours-ci de l'acolite qu'on devoit lui donner, & qui a déjà, dit-on, pris son congé. On a fait un Intendant de la Guerre (a) : nous saurons sans doute ce que c'est que cette charge. Voilà M. le Maréchal bien aidé, & si les machines où l'on multiplie les frottemens sont les meilleures, celle qu'il est chargé de faire mouvoir doit bien aller. L'attachement que j'ai pour votre personne a toujours été sincère, & comme j'ai jugé de vos sentimens par les miens, je me suis fait un plaisir de les croire tels que je voulois les mériter. J'ai toujours su distinguer chez vous ce qui étoit de votre cœur, de ce qui appartenoit aux situations où vous vous trouviez, & je ne me suis pas apperçu que l'un nuisît à l'autre. Je ne vous en ai été attaché que davantage; & ce sentiment ne me quittera jamais.

---

(a) M. Foullon.

---

LE CARDINAL DE BERNIS

A M. DU VERNEY.

Ce 10 Mai 1759.

**V**OUS avez toujours bien jugé de mon ame, mon cher ami , parce que 1°. vous en avez une bien sensible & bien honnête , & que 2°. vous avez de l'esprit & de la connoissance des hommes & des places. On m'a fait danser sur un grand théâtre avec des fers aux pieds & aux mains. Je m'estime fort heureux de m'en être tiré en sauvant ma réputation (a). Je n'ai plus de fortune à faire : je n'ai qu'à remplir honnêtement la carrière de mon état , & à m'acquérir la considération qui doit accompagner une grande dignité : pour cela la retraite est merveilleuse ; aussi je n'ai aucune idée ni empressement pour le retour à Paris : on peut

---

( a ) La sauva-t-il ?

s'en fier à ma sagesse & même à mon amour-propre (a) sur cet article. Vous êtes dans la machine , quoique vous ayez quitté les grands fardeaux. Il vous reste des épines que je sens d'ici : vous vous en tirerez avec de la santé ; c'est la chose que je vous desirer le plus , parce que vous avez tout le reste. Mes vœux se partagent entre mes amis & le salut de ce royaume. J'aimerai de tout mon cœur quiconque fera le bien des uns & le bonheur de l'autre. Au surplus , je n'ai rien à dire dans ma position , & le rôle est fort commode ; il exempt de louer & de blâmer mal-à-propos. Il m'est revenu avec le printems quelques étourdissemens , mais moindres. Je reprends des eaux de Seltz qui m'ont toujours bien fait , & je compte en demander à Monsieur votre frère , qui en a , & qui , je crois , vous en fournit : je vous en demande à vous-même de tout mon cœur , si c'est vous qui les lui faites

---

(a) Celui-ci perce par-tout.



venir. Adieu , mon cher & véritable ami ;  
vous me trouverez toujours le même  
dans tous les tems. Je vous parle, comme  
vous voyez , à cœur ouvert , mais pour  
vous seul.

---

## RÉPONSE DE M. DU VERNEY.

A Paris, le 1<sup>er</sup> Juin 1759.

J'AI fait deux voyages à Versailles, mon respectable ami, depuis que vous n'avez eu directement de mes nouvelles, & que je n'en ai reçu des vôtres, dont les dernières sont du 10 de Mai. Vous jugez bien que ce n'est que pour l'Ecole Militaire que j'ai fait ces voyages. La sortie des quarante élèves que le Roi a placés dans ses troupes, m'a plus occupé que je ne puis vous le dire. M. le Maréchal de Belle-Ile est venu les voir le 21; Madame de Pompadour a été de la partie: je leur ai donné à dîner. J'en ai donné mercredi dernier à M. le Maréchal de Noailles, M. le Marquis de Matignon & M. de Silhouette.(a): tout cela a l'air de la grande faveur; mais vous savez mieux qu'un autre que ce qui en a l'air

---

(a) Contrôleur-Général des Finances.

ne l'est pas toujours. La cour, comme je l'ai entendu dire à M. de Voltaire, & comme je crois qu'il l'a écrit, est un grand bal masqué. Au demeurant, il faut prendre les choses comme elles sont, & je n'ai pas lieu d'être mécontent. J'ai joué assez long-tems en petit le personnage que vous jouez aujourd'hui en grand ; il ne manquoit à ma satisfaction que de la fanté ; vous soutiendrez le vôtre tant que vous vous porterez bien. Ainsi que votre fanté soit votre premier soin. J'ai donné des ordres à Metz pour qu'on vous envoyât directement des eaux de Seltz : elles seront plus nouvelles que celles que je pourrois vous envoyer de Paris. Je vous en procurerai tant que vous en voudrez, vous n'avez qu'à parler.

Mon neveu de Mezieux a donné sa démission de la survivance de l'Intendance de l'Ecole Royale Militaire pour s'en tenir à la direction des études qui est plus dans son genre, & qui lui donne plus d'occupations qu'il n'en peut

porter. J'ai proposé M. Pecquet pour le remplacer, & je l'ai obtenu. On en a conclu que j'avois bien du crédit : si cela est, je ne m'en doute pas ; j'espère que ce changement me soulagera.

Adieu, mon très-cher & très-respectable ami, conservez-vous. Quoique la vie que vous menez ne soit pas de votre choix, je pense assez bien de vous pour être persuadé que si vous en eussiez été le maître, vous l'auriez choisie.



## LE CARDINAL DE BERNIS

A M. DU VERNEY.

Ce 6 Juin 1759.

JE vois, mon cher ami, que vous avez les agrémens du crédit, & c'est quelque chose dans cette vie; en même-tems vous êtes assez philosophe pour ne pas vous tourmenter de ce qui manque à cet agrément du côté de la solidité. Je suis bien aise que vous soyez content de l'arrangement que vous avez fait pour l'Ecole Militaire. Vous êtes le père, le fondateur & le conservateur du plus bel établissement du monde: il a besoin de vous pour prendre racine & durer. Ma santé va toujours assez bien. Vous la conserverez en me faisant venir des eaux de Seltz; ainsi j'accepte de tout mon cœur ce que vous m'offrez à ce sujet. Ma famille est rassemblée ici; elle est honnête & unie; cela fait mon bonheur. Il ne

manque , comme vous voyez à la vie que je mène , que le choix libre ; mais à quoi ne manque-t-il pas quelque chose en ce monde ? D'ailleurs , je ne songe qu'à mériter dans mon état la considération du rang que j'y occupe. Cela dépend en partie de moi ; ainsi je ne suis pas malheureux , puisque je puis remplir l'objet unique auquel je suis aujourd'hui attaché. Aimez-moi toujours , & comptez sur l'amitié la plus tendre.

---

## LE MÊME AU MÊME.

Ce 30 Juillet 1759.

IL y a long-tems, mon cher ami, que je n'ai reçu de vos nouvelles. Je fais que vous êtes à la campagne, & je crois que malgré votre retraite, vous y avez des occupations & quelquefois des chagrins. Ma santé est tous les jours meilleure: ce mot seul vous prouvera que mon intérieur est tous les jours plus tranquille. Je vous préviens que M. le Brun, qui a été mon Secrétaire d'Ambassade à Venise, que j'aime & j'estime fort par un grand fond de probité & par des talens & des connoissances qui ne sont pas communs, ira vous voir de ma part. Il vous contera la résolution qu'il a prise & que j'ai approuvée, & vous ne fauriez me faire un plus grand plaisir que de l'aider à l'exécuter. Il faudroit écrire beaucoup pour vous mettre au fait: une demi-heure de conversation vous éclair-

cira bien mieux. Croyez que vous n'avez  
ni n'aurez jamais d'ami qui vous soit plus  
tendrement ni plus personnellement attaché que moi.

---



---

M. DU VERNEY  
AU CARDINAL DE BERNIS.

A Plaisance, le 14 Septembre 1759.

JE fais, mon respectable ami, que vous vous plaignez de moi, & vous avez raison. Je vous prie de croire cependant que si je n'ai pas l'honneur de vous écrire plus souvent, ce n'est que parce que je suis absorbé dans une mer de réflexions qui semble m'ôter quelquefois jusqu'au sentiment. J'ai reçu votre billet du 30 de Juillet. Nous touchions dans ce moment-là à un événement dont je ne suis pas encore revenu (a), parce que les suites y ressembtent. Je prends plus aisément mon parti sur les maux qui me sont personnels que sur ceux qui affligent l'Etat. Si ce sentiment n'étoit pas dans mon

---

(a) La bataille de Minden, perdue le premier d'Août.

cœur, il seroit au moins dans l'habitude, & il me semble qu'on ne surmonte pas l'un plus aisément que l'autre. Je vous félicite, mon respectable ami, sur la tranquillité d'ame qui s'augmente chez vous tous les jours. Je voudrois pouvoir vous en dire autant. Je crois cependant que toute la différence qu'il y a entre vous & moi, c'est que vous êtes plus fort. J'ai vu M. le Brun, qui m'a fait part de sa résolution. Je ne puis, mon respectable ami, que m'en référer à ce qu'il vous aura rendu de ma part. Je vous supplie du reste de ne me pas vouloir de mal du silence que j'ai gardé avec vous. Vous êtes fait pour mieux pressentir qu'un autre l'effet que doit produire sur moi tout ce qui se passe. Plaignez-moi donc au lieu de m'accuser, & demeurez toujours convaincu que les sentimens tendres & respectueux que je vous ai voués ne finiront qu'avec moi.

---

## RÉPONSE DU CARDINAL DE BERNIS.

Ce 24 Septembre 1759.

JE ne me plaignois pas de vous , mon cher ami , mais j'en étois en peine. Depuis quelque tems notre amie ne me disoit rien de vous , & calculant votre fanté d'après les événemens , je craignois pour elle , parce qu'on a beau se désintéresser , il faudroit renoncer à soi-même pour être insensible à un certain point ; ainsi je crois qu'il n'y a entre nous que la différence des âges & des circonstances. Vous êtes plus près du tourbillon , & son mouvement doit plus se faire sentir à Plaisance qu'à Vic-sur-Aîne , il y a une Providence qui veille sur les Empires. Je crois aujourd'hui plus que jamais qu'elle seule peut apporter les véritables remèdes aux maux actuels. Je conviens que Dieu a dit : *aide-toi & je t'aiderai*. Enfin aujourd'hui nous sommes réduits aux vœux

& aux prières. Je me borne à ces sentimens , & je ne vous dis rien , parce que vous savez ce que je pense. Je n'ai pas vu encore M. le Brun : différens obstacles ont retardé son voyage ici ; je l'attends dans quelques jours. J'ai un neveu sur le vaisseau le Guerrier : son père , sa mère & ses sœurs sont ici : jugez de leur inquiétude. Au reste , ma santé est toujours bonne , & autant qu'on peut être tranquille dans ces circonstances , je le suis. On ne peut vous être plus tendrement attaché que je le suis , & ce sentiment durera autant que ma vie. Les ananas sont arrivés à bon port , & ont été bien reçus de ma colonie.

---



## LE CARDINAL DE BERNIS

A M. DU VERNEY.

Ce 7 Décembre 1759.

COMME je doute, mon cher ami, d'avoir aucune occasion d'ici au jour de l'an, je vous souhaite du fond de mon cœur une santé assez forte pour résister aux circonstances. J'ai eu occasion de parler avec M. de Melliand de vous, mon cher ami, & c'est le plus grand plaisir que j'aie eu dans ma retraite. Je vois du haut & du bas, du froid & du chaud à presque tout le monde, excepté à vous; ceux même à qui j'ai le plus prouvé mon amitié & ma façon de penser, prennent selon les circonstances des tons différens. Pour vous & moi, nous serons toujours les mêmes, parce que nous nous sommes bien connus, & que nos sentimens n'ont pas dépendu des circonstances, parce que ce n'étoient pas elles qui les avoient fait

naître. Je ne vous dis rien sur tout ce que je vois & prévois, parce que tout ne me paroît aujourd'hui que la conséquence de ce qui existoit avant. Je sens donc tout ce qu'il faut sentir, & je m'abandonne ensuite à la Providence, que je remercie de m'avoir conservé l'honneur & la vie. Adieu, mon cher ami, ce titre sera toujours justifié par le plus tendre attachement.

---

---

RÉPONSE DE M. DU VERNEY.

Ce 8 Décembre 1759.

LES marques, mon respectable ami, que vous continuez à me donner de votre souvenir, affectent toujours mon cœur & mon esprit de la même façon. Je suis bien reconnoissant du plaisir que vous prenez à vous occuper de moi : j'éproverois ce même plaisir en m'occupant de vous, si je pouvois le faire sans regrets. Je ne suis pas surpris des variations que vous appercevez dans les autres; vous avez dû vous y attendre, & vous devez dès-lors en être moins affecté. Je suis trop vieux & trop indépendant pour donner à mes sentimens d'autre gêne que celle que la discrétion & le respect exigent; mais comme ni l'un ni l'autre n'ont pas le pouvoir de changer le cœur, le mien sera toujours également à vous. Quelque bien que je me trouvasse à ma

campagne, & quelque desir que j'eusse d'y rester, il a fallu en revenir après la Saint-Martin. Je devois ce sacrifice à mon frère qui l'exigeoit de moi. Vous savez, mon respectable ami, ce qui est arrivé depuis ce tems-là ; peu s'en est fallu que je n'aie été enveloppé dans le tourbillon : c'en seroit fait peut-être si j'eusse été plus jeune ; mais je n'ai pris de tout ceci que ce que mes forces en comportent, & je n'en prendrai certainement pas davantage. Tout ce que je puis vous dire, c'est que je vous trouve heureux de n'avoir plus à vous occuper que de vous-même. Quelqu'amour que l'on ait pour le bien public, il est fort différent d'avoir à le faire, ou de n'y contribuer que par ses desirs & ses vœux. Adieu, mon respectable ami, soyez certain que les tems, les circonstances, les situations & les lieux, me seront toujours égaux quand il s'agira de me montrer pour vous ce que j'étois, & ce que je ne cesserai jamais d'être.

LE



---

LE CARDINAL DE BERNIS

A M. DU VERNEY.

Ce 28 Janvier 1760.

**M**ON neveu le Comte de Bernis vous remettra ce billet, mon cher ami; il me dira de vos nouvelles à son retour, & vous assurera de ma constante amitié. Nous sommes trop éloignés pour nous communiquer nos réflexions; mais nos cœurs s'entendent & s'entendront toujours. Ménagez votre santé, & conservez-moi un ami qui m'est bien cher.

---

---

---

LE MÊME A U MÊME.

Ce 22 Juin 1760.

**J**E vous remercie, mon très-cher ami, de l'envie que vous avez de m'obliger dans la personne de mon petit neveu la Fare. Il est de même maison, mais d'une branche séparée depuis long-tems de celui qui a été refusé l'année passée. Son père & sa mère vont suivre de point en point ce qui est porté dans le mémoire & dans votre lettre dont je leur ai envoyé copie. Quand la poire sera mûre, je compte affirmativement sur votre amitié dans cette occasion qui m'intéresse véritablement. Vous faites bien d'extirper de l'Ecole Militaire le malheureux esprit qui règne aujourd'hui. Il faut que la régénération du militaire sorte de cette Ecole, sans quoi je ne vois guère d'autre espérance fondée à concevoir. Ma santé est effectivement meilleure depuis les chaleurs, mais croyez que les orages que j'éprouve dans l'hiver

n'ont aucun rapport avec le tems passé , qu'en ce qu'il y a trois ans je fus frappé comme d'un coup de tonnerre , & je sentis un bouleversement général dans ma machine , dont j'éprouve encore les suites. Nulle situation dans l'univers ne me paroît plus fâcheuse que celle où je me suis trouvé. Dieu m'a enlevé de l'abîme comme par les cheveux. Je bénis sa providence & sa bonté , & je sens combien je suis heureux d'en avoir été quitte à si bon marché. Croyez , mon cher ami , que mon cœur est toujours à vous , & que si je ne vous écris pas plus souvent , ce n'est pas par indifférence. Envoyez-moi des graines pour mon potager , & aimez-moi toujours , car je ne cesserai jamais de le mériter.

---

## LE CARDINAL DE BERNIS

A M. DU VERNEY.

A Vic-sur-Aîne, le 6 Octobre 1760.

IL y a bien long tems, mon très-cher ami, que je ne vous ai donné de mes nouvelles; mais j'ai su assez régulièrement des vôtres. Ma santé a dépendu du tems sec ou humide; ainsi j'ai été tracassé assez souvent. Pour tâcher de finir cette longue suite d'incommodités, j'ai fait faire une consultation à Paris. Tous les Médecins ont opiné pour la nécessité du changement d'air & des voyages; en conséquence le Roi m'a permis d'aller visiter mes Bénéfices, & de passer les hivers dans un climat moins humide. Je compte aller dans quelques jours à mon Abbaye de Trois-Fontaines. Mes parens regagneront au mois de Mars leur province, & moi j'irai prendre les eaux dès que la saison le permettra. Voilà un commencement de



liberté dont j'ai le bon esprit de sentir l'avantage pour le présent & pour l'avenir. Quelque lieu que j'habite, mon cher ami, je serai toujours votre serviteur très-tendre & très-fidèle. J'ai eu une fois des ananas qui étoient fort bons. Je vous ai soupçonné de cet envoi. Quand le mémoire de M. de la Fare vous viendra, je compte sur votre amitié comme vous pouvez compter éternellement sur la mienne.

---

(La lettre qu'on vient de lire fut envoyée à M. du Verney avec le billet suivant.)

A Paris, le 7 Octobre 1760.

**M**ONSIEUR & Madame de Narbonne ont l'honneur de faire leurs complimens à M. du Verney : ils lui envoient ci-jointe une lettre du Cardinal de Bernis ; ils le prient de leur envoyer sa réponse, s'il en a une à faire, d'ici à lundi au soir au plus tard, parce qu'ils ont une occasion pour mardi prochain de grand matin.

P iij.

## LE CARDINAL DE BERNIS

A M. DU VERNEY.

A S.-Marcel, par le Pont-S.-Esprit, ce 18 Juin 1761.

J'AI su de vos nouvelles, mon très-cher ami, avec exactitude. J'ai été alarmé pendant un tems, & je veux aujourd'hui savoir de vos nouvelles par vous-même. Vous n'ignorez pas que j'ai eu dix-sept jours la goutte aux pieds. Je voudrois bien que cette humeur vague & irrégulière se fixât aux extrémités. Les tems orageux qu'il fait depuis mon arrivée chez mon frère, me font souffrir par intervalle, mais en général je ne suis pas mécontent de ma santé. Voulez-vous bien que je vous recommande encore avec la plus vive instance mon petit neveu la Fare. Je fais que par des mal-entendus il n'a pas été compris dans la nomination de l'Ecole Militaire qui vient d'être faite. S'il y avoit quelque moyen de l'y faire

comprendre , je vous en aurois la plus grande obligation. Sa famille est accablée par toutes sortes de dépenses onéreuses & indispensables : ce seroit pour elle un grand soulagement d'avoir une pension de moins à payer.

Soyez sûr, mon très-cher ami, que vous aurez en moi, tant que je vivrai, le serviteur le plus fidèle & le plus tendrement attaché.

---

---

**LE CARDINAL DE BERNIS****A M. DU VERNEY.**

A Montélimart, le 30 Janvier 1762.

**J**E connois trop, Monsieur, la trempe de votre ame, pour douter jamais de votre amitié pour moi, & je me flatte que vous me rendrez la même justice. Nos sentimens réciproques sont fondés sur des motifs que les tems ni les circonstances ne peuvent altérer. Vous aurez donc toujours en moi, toujours un ami inutile, mais sincère & fidèle. Soyez persuadé que votre amitié fera toujours la douceur de ma vie. Un rhume assez simple & aussi sans fièvre, a été, comme vous l'avez su, érigé en fluxion de poitrine. On m'a dit mort à Paris & à Rome : à Paris, parce que j'ai des Abbayes ; à Rome, parce que j'ai un chapeau, qui au reste tient bien dans ma tête, & que j'empêcherai



de tomber autant qu'il dépendra de moi. Depuis que la goutte vague qui se portoit tantôt à la tête & tantôt à l'estomac, s'est fixée par des attaques réglées au pied, j'ai tout lieu d'espérer de vivre long-tems. Je mène une vie fort sobre, & je puis vous assurer que mon ame ne tourmente pas mon corps. L'avenir ne m'offre aucune perspective désagréable; ainsi après avoir passé l'été chez Madame de Narbonne, ma sœur, dans les montagnes des Cévennes, je compte de gagner mon petit Château de Vic-sur-Aine, à moins que ma santé n'y mît obstacle. J'ai demeuré six mois chez mon frère. Je passe l'hiver avec mes nièces qui sont mariées en Dauphiné, l'été chez ma sœur : vous voyez que je partage également mes faveurs. Je me regarde en effet comme le patriarche de ma famille. En voilà bien assez pour occuper un cœur honnête, & pour l'empêcher de tomber dans la langueur. Je ne suis pas plus en peine de votre loisir que du mien, & je vou-

drois que vous puissiez vivre aussi long-  
temps que vous aurez de ressources pour  
remplir vos journées. Adieu, Monsieur,  
adieu, mon véritable ami, je vous serai  
attaché jusqu'au dernier instant de ma vie.

---

---

LE MÊME AU MÊME.

A Albi, le 19 Août 1765.

VOTRE lettre du 7, mon cher ami, m'a fait grand plaisir. Je n'étois pas en peine de votre santé : tout le monde me dit qu'elle est bonne & presque brillante... Voilà le troisième & dernier fils de ma sœur tué au service du Roi (a) en cinq ans de tems. J'ai été obligé d'apprendre cette affreuse nouvelle à cette pauvre mère qui est ici avec sa fille grosse de quatre mois & infirme. J'ai eu besoin de toute la force que Dieu ne m'a jamais refusée au besoin pour résister à ma peine & à la désolation de ma famille. Je vais poursuivre tout le mois de Septembre la visite de mon Diocèse. J'ai besoin de mouvement & de distraction. Je suis bien

---

(a) Il est vraisemblable que ce fut dans une querelle particulière, car alors il n'y avoit pas de guerre.

aïse que les voyages de Brunoi continuent. Je crains cet hiver pour Monsieur votre frère. Ménagez bien votre santé, & conservez-moi l'ami que j'honore le plus dans ce monde, & à qui je suis le plus tendrement attaché.

---



---

M. DU VERNEY  
AU CARDINAL DE BERNIS.

A Paris, le 23 Octobre 1765.

**I**L y a long-tems, mon très-cher & respectable ami, que je ne vous ai écrit, & je me le reprocherois si vous étiez sorti de mon cœur & de mon esprit; mais je n'ai cessé d'être occupé de vous, & je me flatte que vous me rendez la justice d'en être bien persuadé..... J'ai continué mes voyages à Brunoi presque toutes les semaines : ils ont fait plaisir à mon frère, & ne m'ont pas été moins agréables. Sa santé, après quelque tems de calme, vient de recevoir un nouvel échec. Les douleurs de goutte se sont renouvelées depuis quelques jours, & l'humeur s'est jettée sur la main, qui cependant est désenflée, & où il ne reste que de la rougeur; ce qui donne lieu d'espérer que l'accès ne sera pas long;

mais je crains pour l'hiver. Il est toujours à la campagne, & je ne le vois pas encore décidé à revenir à Paris; c'est cependant, je crois, ce qu'il pourroit faire de mieux, & je l'y exhorte. Quant à moi, mon respectable ami, quoique les dernières chaleurs m'aient occasionné des étourdissemens fréquens, & même quelques foiblesses, je n'ai pas lieu de me plaindre de ma santé, dont le fond est bon. J'ai commencé à reprendre du lait sans savoir si je continuerai : ce sera suivant l'effet que j'en éprouverai. J'ai actuellement les pieds très-sensibles, ce qui sembleroit annoncer la goutte; mais cette sensibilité n'étant pas augmentée depuis trois jours, j'espère en être quitte pour la peur.....

Quelque satisfaction que ce pût être pour moi, mon cher ami, de vous voir ici, je ne puis que vous féliciter d'être où vous êtes. Jouissez-y d'une bonne santé; donnez-m'en souvent des nouvelles, & conservez-moi une amitié qui fait

( 239 )

beaucoup à mon bonheur , & que je  
mérite par la tendresse de l'inaltérable  
attachement que je vous ai voué pour  
la vie.

---




## LE CARDINAL DE BERNIS

A M. DU VERNEY.

A Albi, le 30 Janvier 1769.

NON, mon cher & respectable ami, je ne douterai jamais de votre amitié pour moi. Je connois votre ame, je crois aussi que vous connoissez la mienne : elles sont toutes deux d'une trempe qui exclut la légèreté & l'inconstance. Le plus grand plaisir certainement que je pourrois avoir, ce seroit de vous embrasser & de passer quelques heures avec vous. Vous voyez de deux cens lieues mieux que je ne pourrois vous le dire, quelles sont mes raisons, & vous les approuvez. Nous avons du moins la certitude l'un & l'autre que nous nous aimons, que nous nous estimons & que nous savons pourquoi. Soyez persuadé à jamais, mon cher ami, de mon tendre & fidèle attachement.



*Fin du second Volume.*